

BRABANT

Revue bimestrielle de la Fédération Touristique

Direction: Maurice-Alfred Duwaerts

Rédaction: Yves Boyen

Présentation: Georges Van Assel

Administration: Rosa Spitaels

Imprimerie: Snoeck-Ducaju & Fils

Photogravure: Lemaire Frères

Prix du numéro: 30 F. Cotisation: 150 F. Etranger: 170 F.

Siège: 4, rue Saint-Jean, à Bruxelles 1. Tél.: (02) 13.07.50.

Bureaux ouverts de 8.30 h à 17.15 h.

Les bureaux sont fermés les samedis, dimanches et jours fériés.

C.C.P. de la Fédération Touristique du Brabant: 3857.76

Les articles sont publiés sous la seule responsabilité de leurs auteurs. Ceux non insérés ne sont pas rendus.

Het december-nummer van de nederlandstalige editie van „Brabant” bevat bijdragen over Kunstambachten in Brabant, het Domein van Boechout te Meise (E. Op de Beeck), een eersterangsster in Brabant (A. Saccasyn), Michel De Ghelderode (Pieter De Prins), het retabel van O.-L.-V. Lombeek (Albert De Naeyer), Tone Brulin (Bert Parloor), H₂O (Jos. Demol), Oudenaarde (J.V.H.) en Rummen (Frans Weemaels).

Les lecteurs désireux de souscrire un abonnement combiné (éditions française et néerlandaise) sont priés de verser la somme de 250 F. (pour l'étranger: 290 F.) au C.C.P.: 3857.76.

SOMMAIRE

6 - 1966

ARRL BIBLIOTHEQUE PRINCIPALE
DU BRABANT WALLON
(Art de Nivelles)

Place Albert 1^{er}, 1
1400 NIVELLES

Tél: 087/22 77 95 - 22 41 46

087/22 95 31 (3 L.)

Métiers d'Art en Brabant	2	4
Dans les automnes de naguère, par Maurice Carême	4	
Le Jardin botanique de l'Etat à Meise, par André Hustin	6	4
Drogenbos, par Raymond Poreye	13	4
La Malibran, par C. Derie du Bruncquez	16	6
Surprises d'une promenade dans Bruxelles, par Geneviève C. Hemeleers	18	6
Fritz Hoyois et la Chorale Protestante de Bruxelles, par Suzanne Thiriar	21	4
Visite au Château de Verrijck, par Evrard Op de Beeck	24	4
La Maison des Ecrivains, par Berthe Delépinne	30	4
Une étoile de première grandeur en Brabant, par A. Saccasyn	33	4
Quelques souvenirs sur la Grande Boucherie de Bruxelles, par Pierre Giraud	37	4
Votre table et son décor, par Alice De Vyver	40	
Audenarde, par J.V.H.	46	4

ICONOGRAPHIE PHOTOGRAPHIQUE

Dans les automnes de naguère: Hubert Depoortere; Jardin botanique de l'Etat à Meise: André Hustin; Drogenbos: Hubert Depoortere et A.C.L.; Surprises d'une promenade dans Bruxelles: G.C. Hemeleers; Fritz Hoyois et la Chorale Protestante de Bruxelles: R. Kayaert et Charles Leirens; Verrijck: Georges de Sutter et archives de M. Jacmart; Maison des Ecrivains: Paul Bijtebier, H. Havrenne et H. Depoortere; Etoile de première grandeur en Brabant: Ministère des Travaux Publics; Votre table et son décor: S. Antoine, Sado, Wis-kemann, Kollar; Audenarde: Fédération Touristique de la Flandre Orientale.

Métiers d'Art en Brabant

Il est banal d'écrire que notre monde se transforme, que nos villes et villages se modifient avec une rapidité déconcertante, que notre civilisation est en pleine évolution, que notre mode de vie n'a plus rien de comparable ne fût-ce qu'avec celui d'il y a vingt ans. Mais comment vivons-nous aujourd'hui, comment travaillons-nous dans ces cités dont les transformations urbanistiques et architecturales ont un profond retentissement sur l'être humain?

Chacun d'entre nous est directement concerné par ce problème essentiel à résoudre, puisqu'il s'agit non pas seulement de vivre dans ces cités, mais de bien vivre, de bien travailler et, surtout, de mieux vivre d'un jour à l'autre.

D'éminentes personnalités ont affirmé que nous étions entrés dans une civilisation des loisirs. Et d'étudier tous les aspects et les raisons de cette civilisation dite des loisirs. Dans notre monde où le mouvement frénétique de chaque journée nouvelle récuse les valeurs de la veille, récuse les coutumes, les certitudes de la science, dans un monde où l'accélération nous emporte, il faudrait, pensons-nous, réapprendre à l'Homme un mode de vie, lui enseigner en quelque sorte un « Art de vivre ». Ceci nous paraît absolument fondamental. Dans cet « art de vivre », la création artistique prend ainsi une place prépondérante car les créateurs devront trouver la forme d'un art qui convienne à notre société actuelle. Toute la question est là!

Depuis plus d'un demi-siècle, les métiers d'art reflorissent en Brabant. A la fin du siècle dernier déjà, des novateurs tels que Van de Velde et le baron Victor Horta se penchèrent avec succès sur les nombreux problèmes posés dès avant le premier conflit mondial. Au lendemain de celui-ci et jusqu'à 1935, année de l'Exposition Universelle et Internationale de Bruxelles, qui vit nos artistes et artisans appelés à y collaborer, plusieurs expériences heureuses ou malheureuses furent tentées.

Quand, en 1941, le comte Adrien van der Burch constitua avec l'aide du Gouvernement provincial du Brabant, une association sans but lucratif dénommée « Office provincial des artisanats et des industries d'art en Brabant », dont il devait assurer la présidence jusqu'à son décès en décembre 1954, il savait qu'il faisait œuvre de pionnier. Il avait foi et avait pressenti le rôle important que cet organisme allait jouer.

L'Office du Brabant peut revendiquer le mérite d'avoir pris d'emblée des initiatives qui ont amorcé le renouveau nécessaire. Il est reconnu qu'elles ont imprimé un mouvement décisif aux efforts à accomplir tant par nos artistes créateurs de modèles que par nos artisans et industriels eux-mêmes. Les résultats ont été particulièrement remarquables dans l'immédiat après-guerre, dans les domaines de la tapisserie d'art, de la céramique et du meuble.



M. René Haegdorens,
député permanent et
président de l'Office

La preuve en a été fournie par le fait que la plupart de ces initiatives prises à l'époque ont été reprises par le ministère des Affaires économiques, puis par le ministère — enfin créé — des Classes moyennes et, plus près de nous encore par l'Institut économique et social du ministère des Classes moyennes.

En juin 1960, l'Office du Brabant fit peau neuve, à raison encore une fois de cette évolution mouvementée de notre société en perpétuel bouillonnement. Il pourra, après un travail acharné de plusieurs années ouvrir une salle d'exposition rue Saint-Jean à Bruxelles, à quelques pas de ce Mont des Arts transformé en mont de pierres à la gloire de notre roi Albert Ier. Fort heureusement, si le site a changé, le quartier est resté l'un des centres de l'expansion de la culture et des arts à Bruxelles.

En même temps, l'Office du Brabant va organiser une série d'expositions itinérantes d'objets des métiers d'art, tant en Belgique qu'à l'étranger. Ce qui fit écrire à Paul Caso, critique d'art apprécié:

« Il convient de louer les Offices provinciaux des métiers d'art: ils centralisent les efforts dispersés et organisent des expositions d'ensemble qui, peu à peu, élargissent le cercle du public. De ville en ville, se créent naturellement de nouveaux centres d'intérêt. La jeunesse découvre ainsi que tous les arts sont nobles et qu'il est un niveau d'égale qualité pour une peinture, une céramique, une tapisserie ou une sculpture. Le désir de posséder un bel objet est comme un coup de foudre. Qui dira la vie secrète de l'objet? Dans l'œuvre de Vermeer de Delft, il a autant d'importance qu'un visage. »

Cette action put être menée en Brabant, en Belgique et à l'étranger grâce à l'intérêt, à l'intelligence et à l'action d'hommes comme feu les députés permanents Edgard Spaelant et Maurice Malherbe, tour à tour présidents de l'Office.

Aujourd'hui où en sommes-nous?

Nous avons sous les yeux d'un côté le travail de l'homme isolé, inspiré certes, animé des meilleures intentions et du plus pur idéal, de l'autre la puissance matérielle de l'industrie et de la technique, symbole de notre temps. L'un n'empêche pas l'autre, bien sûr, mais pour nous, ce qu'il importe de déterminer, c'est le rôle de notre Office dans la société actuelle et au centre du problème ainsi posé.

Il est malaisé de déterminer avec précision ce qu'est un artisan, un artiste. Il est encore plus malaisé d'établir des critères — par exemple de sélection — pour les objets produits. Tout est une question de nuance et de subjectivité.

(Voir suite page 44)

Dans les automnes de naguère



*Dans les automnes de naguère,
J'avais des peupliers d'or fin,
De longs peupliers de lumière.
J'y pense devant les sapins
Abattus de cette clairière.*

*Ma petite chambre d'enfant
Ressemblait à un berceau blanc,
Un berceau étoilé de fleurs
Que mes peupliers, dans le vent,
Berçaient, berçaient durant des heures.*

*Mon jardin avait un rosier,
Un grand rosier rouge et tremblant
Que l'ombre de mes peupliers
Rendait plus rouge et plus tremblant.
Je m'asseyais toujours devant.*

*Je lisais tout: des devinettes,
Des almanachs, de vieux romans.
Les fées riaient à ma fenêtre
Et mes peupliers, doucement,
Rythmaient les vers de mes poètes.*

*«Écoute, me disait ma mère,
Les peupliers seront vendus
Si tu ne dis pas ta prière.»
J'y pense dans cette clairière
Devant les sapins abattus.*



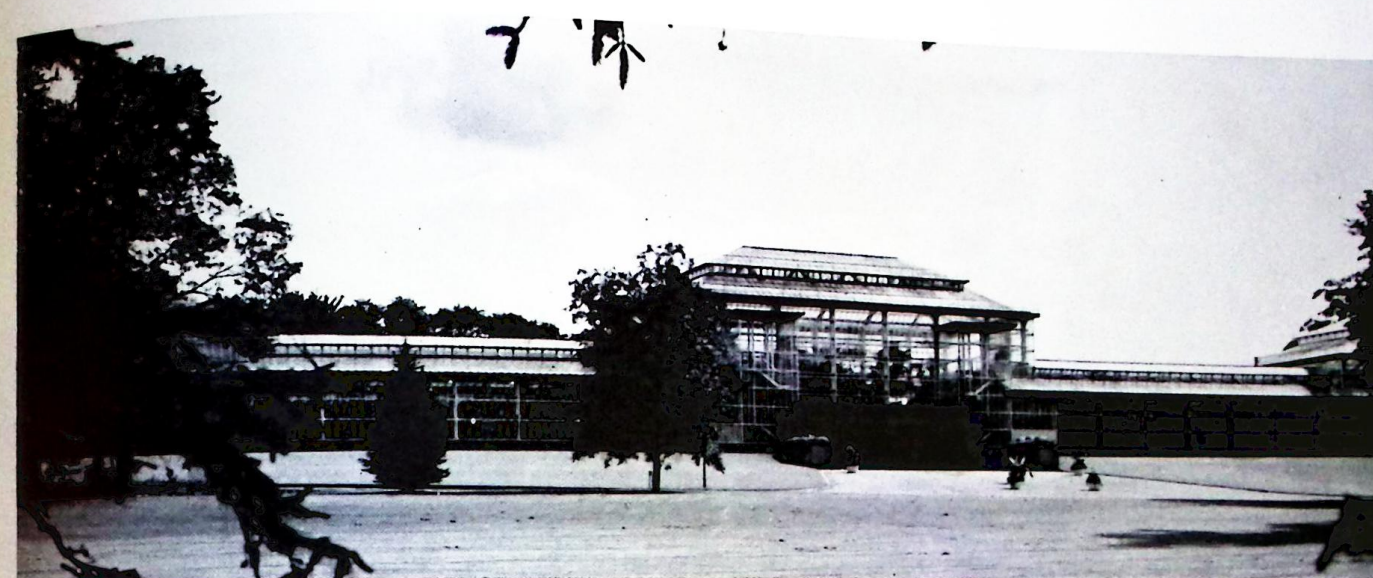
un grand inconnu

Le Jardin Botanique de l'Etat à Meise

par André HUSTIN

*«Le vent jette dans ma chambre des
fleurs de pêcher qui ressemblent à
des papillons roses, ivres d'avoir
trop butiné.»*

(Tchou-jo-su, Poème...)



«Voulez-vous profiter vraiment de votre jardin? Mettez des vêtements souples et lâches, un grand chapeau de paille, ayez dans une main un râteau et dans l'autre une boisson glacée. Indiquez ensuite au jardinier la plate-bande qu'il doit bêcher.»

A ce conseil, que fournit à ses lecteurs le New-York Times, nous en ajouterions volontiers un deuxième: «Avant de choisir la plate-bande, visitez donc le Jardin Botanique de l'Etat à Meise». Il mérite assurément l'exploration.

Mais, objecterez-vous, si ce jardin mérite l'exploration, pourquoi donc reste-t-il inconnu?

Question qui demande une réponse, en effet. Le Tasse, parlant de la rose, nous en livre une:

Moins elle se montre et plus elle est belle.

C'est peut-être par souci de beauté que ceux qui veillèrent pendant si longtemps sur la destinée du jardin numéro

un de l'Etat belge le séquestrèrent. Faut de le pouvoir montrer orné de toutes ses parures, ils préférèrent le maintenir inaccessible au public.

Au demeurant, quand on sait que les voyageurs qui habitent notre pays font chaque année pour trois millions de dégâts sur les trains, n'est-on pas en droit de craindre ce que les néo-vandales seraient capables d'accomplir dans un domaine aussi délicat, aussi sensible qu'un jardin?

Et puis, où est ce Jardin botanique de l'Etat? Aucune flèche, aucun balisage de route n'y conduit. Mais heureusement cela va changer. Des démarches ont été entreprises en ce sens.

Observons que la route au lieu de servir le centre culturel qu'est ce Jardin de l'Etat n'a pas cessé depuis quinze ans de le desservir. Ce Jardin était installé, et l'est encore partiellement, à la limite de Bruxelles, à flanc de coteau, sur le territoire de Saint-Josse-ten-Noode. De par sa situation, il courut à plusieurs reprises le risque

d'être offert tout entier à deux divinités impitoyables: le dieu de la Circulation et le dieu de l'Immeuble de Rapport. L'administration des Routes lui enleva une bande de seize mètres de large pour aménager la rue Gineste. Ensuite, elle abattit les grands arbres qui bordaient les allées afin d'élargir le boulevard Botanique de huit mètres. Et voici que les embarras naissant à l'usage de la Cité Administrative vont amener de nouveaux empiètements par la construction d'une rampe hélicoïdale...

Que restera-t-il alors de ce vieux jardin mutilé qui plaît encore à tant de promeneurs? Peu de chose. Aussi faudra-t-il peut-être rendre là aux Bruxellois un nouvel espace vert. La création d'une voie directe: autoroute de Liège-gare du Nord qui passera sous la rue Royale en sera peut-être un jour l'occasion. La cité a tant besoin d'air! Il suffit pour s'en convaincre de la comparer à Paris, à Londres ou à Berlin. Les espaces verts y abondent.



A Meise à présent

Quoi qu'il en advienne, la partie vivante des collections du Botanique a émigré depuis des années déjà à Meise dans un Palais des Plantes érigé dans l'ancien et royal domaine de Bouchout.

Ce domaine appartenait à la famille royale depuis la mort de l'impératrice Charlotte, inconsolable veuve du prince Maximilien qu'elle avait soutenu dans ses fonctions d'empereur au Mexique, où il fut tué. Le roi Léopold III céda Bouchout à l'Etat belge en décembre 1938 pour qu'y soit établi un jardin botanique. Les travaux furent entamés en 1939 mais (interrompus par la guerre) ne purent reprendre que quelques années après la fin des hostilités.

Il fallut encore patienter plus d'une décennie avant que ne soit inauguré le Palais des Plantes qui est maintenant ouvert au public les quatre premiers jours de la semaine de 14 à 17 heures, pendant toute l'année ainsi que les dimanches et les jours fériés de 14 à 18 heures pendant la saison touristique.

Pour être pratiques, notons que l'on peut gagner Meise par tram vicinal ou en autobus au départ de la place Rogier à Bruxelles; ou encore en voiture en quittant la Chaussée Romaine (derrière les palais du Heyssel) pour

s'engager dans l'ancienne chaussée de Meise, encore ornée par endroits, comme au bon temps des diligences, par quatre opulentes rangées de marronniers. Ou bien encore en prenant l'autoroute d'Anvers jusqu'à l'entrée du village de Meise.

Nous ne parlerons ni du parc de 93 hectares, ni du château crénelé des seigneurs de Bouchout. Geneviève Hemeleers et Joseph Delmelle l'ont déjà fait dans notre revue. Rappelons seulement que le parc, qu'eut aimé l'exotique Chateaubriand, est d'une ordonnance parfaite. Les herbages et les arbres (étiquetés et souvent remarquables) y sont répartis avec un sens heureux de l'harmonie. Le public peut s'y promener gratuitement chaque jour à loisir, de neuf heures du matin au coucher du soleil.

Mais entrons dans le Palais des Plantes, comme tout bon contribuable qui veut jouir d'un bien qu'il a acquis patiemment et même... sans le savoir. Ce palais comporte treize grandes serres et vingt-deux petites serres. En outre, le Jardin dispose de vingt serres de culture. L'ensemble couvre une superficie d'environ cent vingt-cinq ares.

Dès l'entrée, la première de ces serres surprend par ses dimensions: 34,5 mètres de long, 18,2 mètres de large, 16 mètres de haut. Voilà qui convient à une promenade dans la végétation luxuriante de l'Amérique intertropicale.

Nous avons le choix: à gauche, l'Afrique tropicale, différente de l'Afrique équatoriale et qui se prolonge par



▲ L'hibiscus ou ketmie croît dans les régions chaudes des deux hémisphères. Certaines variétés fournissent des fibres textiles, d'autres des fruits comestibles, d'autres le musc végétal.

l'Afrique subtropicale et la région méditerranéenne.

Ou bien, à droite: l'Asie intertropicale (que la politique aurait plutôt placée à gauche) et qui trouve ici pour voisines l'Australie, la Chine, toute la région de l'Himalaya, le Japon et la Nouvelle Zélande.

Aimez-vous le café?

La chaleur, l'humidité, l'épaisseur de la frondaison, la lumière même s'ajoutent au style paysager de chaque région. Voici, comme au Congo, les arbustes qui donnent les fruits à grains du café. C'est d'eux qu'un directeur de la Cotonco disait récemment ceci: « Le caféier ne nous a jamais donné de souci. Quand la guerre civile a éclaté autour de Paulis — aujourd'hui Isiro — la brousse a repris ses droits et les plantes parasites ont étouffé les caféiers que nous avions plantés. Mais une fois le calme revenu, il a fallu peu de temps pour retrouver son capital. Il a suffi de couper les parasites. Le caféier retrouvant l'air et la lumière a pu produire comme autrefois. Il en va tout-à-fait différemment, hélas, du cotonnier qui doit être replanté chaque année au départ des semences conservées de la dernière récolte. En coton, la production indigène est tombée de 50 à 1, dans toute la région nord-est du moins ».

Plus loin, nous débouchons sur un superbe bananier. Il est arrivé, à

Les terribles jacinthes d'eau poussent si vite que leur croissance menace maintenant la circulation des bateaux sur le fleuve Congo.



Bouchout, d'obtenir des régimes de 140 bananes pesant jusqu'à 35 kilos! On fait à peine mieux en pleine nature. Et que de fleurs rares, que d'étranges feuillages!

La reine des eaux

A la place d'honneur, au fond du Palais, entre deux serres de plantes économiques qui rappelleront ce que l'Homme extrait des plantes pour se nourrir, s'habiller, se rafraîchir ou se soigner, le visiteur pénètre dans la serre à « Victoria », véritable sanctuaire de cette gigantesque plante aquatique croissant dans l'Amazonie et dont les feuilles atteignent parfois deux mètres de diamètre.

Cette plante requiert un bassin spécial de 250 mètres carrés, chauffé même l'été et dans lequel des poissons exotiques soufflent des bulles.

Les fleurs du *Victoria Amazonica* émergent à de rares endroits parmi les petits espaces que lui laissent ses feuilles envahissantes. Ce sont des fleurs blanches qui virent au rose en s'ouvrant, puis au pourpre.

Sous cette puissante démonstration aquatique et feuillue des cinq continents courent au niveau des caves, quelque 900 mètres de galeries invisibles dans lesquelles s'enchevêtrent, partant de la chaufferie, 26.360 mètres de tuyaux métalliques amenant dans chaque serre l'essentiel de son climat.

Outre le Palais des Plantes, l'institution va bientôt entrer en possession du Bâtiment des Herbiers. En forme de fer à cheval, il abritera le Service des Herbiers qui compte actuellement plus d'un million et demi de spécimens. Ce bâtiment abritera en outre des matériaux d'étude, la bibliothèque et la documentation.

Autre réalisation intéressante: l'ancienne orangerie transformée en cafetaria. Une terrasse au bord de l'étang y invite les visiteurs à la méditation. Malheureusement si le Jardin botanique de Cologne enregistre dix mille visiteurs le dimanche, celui de Meise

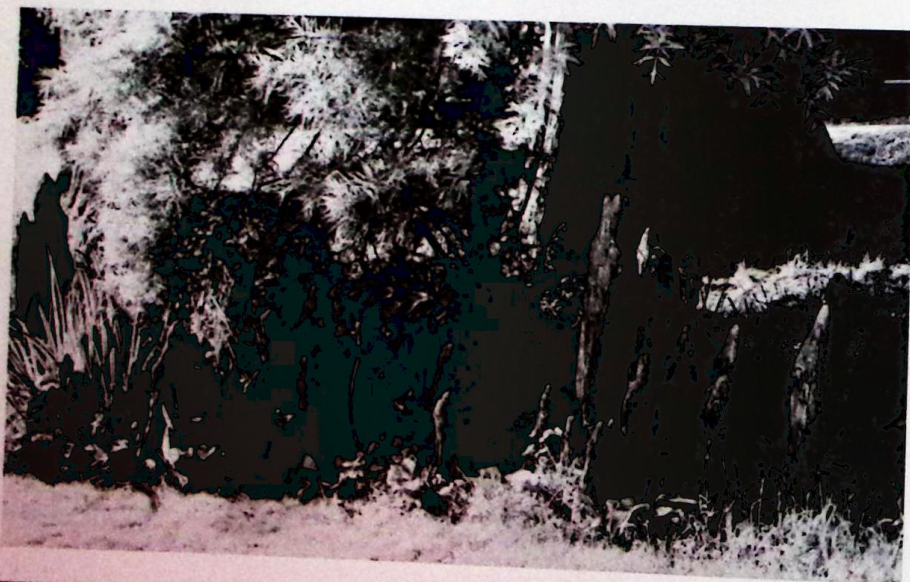
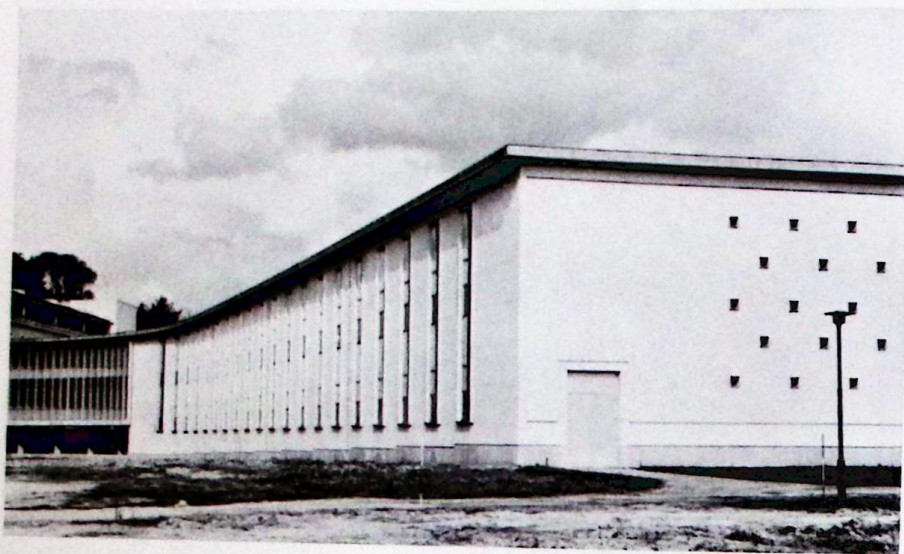


▲ Le caféier atteint 8 mètres de haut.

◀ Originaire de l'Inde, le bananier est cultivé dans la plupart des pays chauds.

▼ La plante *Victoria Amazonica* s'obtient à partir d'une petite graine.





n'en compte encore que deux mille cinq cents. Leur accueil sera ultérieurement amélioré puisqu'il est question d'étendre l'aire de parcage des voitures entre la chaussée de Meise et l'autoroute Bruxelles-Anvers.

Au futur simple

Les projets ne manquent d'ailleurs pas. Si bien que notre pays et particulièrement notre province finiront par disposer à Bouchout d'un complexe de curiosités naturelles que peu de pays pourront s'enorgueillir de posséder.

Sur la pelouse, à côté du ruisseau qui traverse la propriété sera aménagée une collection de fleurs d'agrément et de plantes économiques. A côté de cet ensemble s'étendra une petite plaine de délassement. Il est question aussi de créer un Jardin Alpin et l'on rêve c'est bien naturel, d'une roseraie.

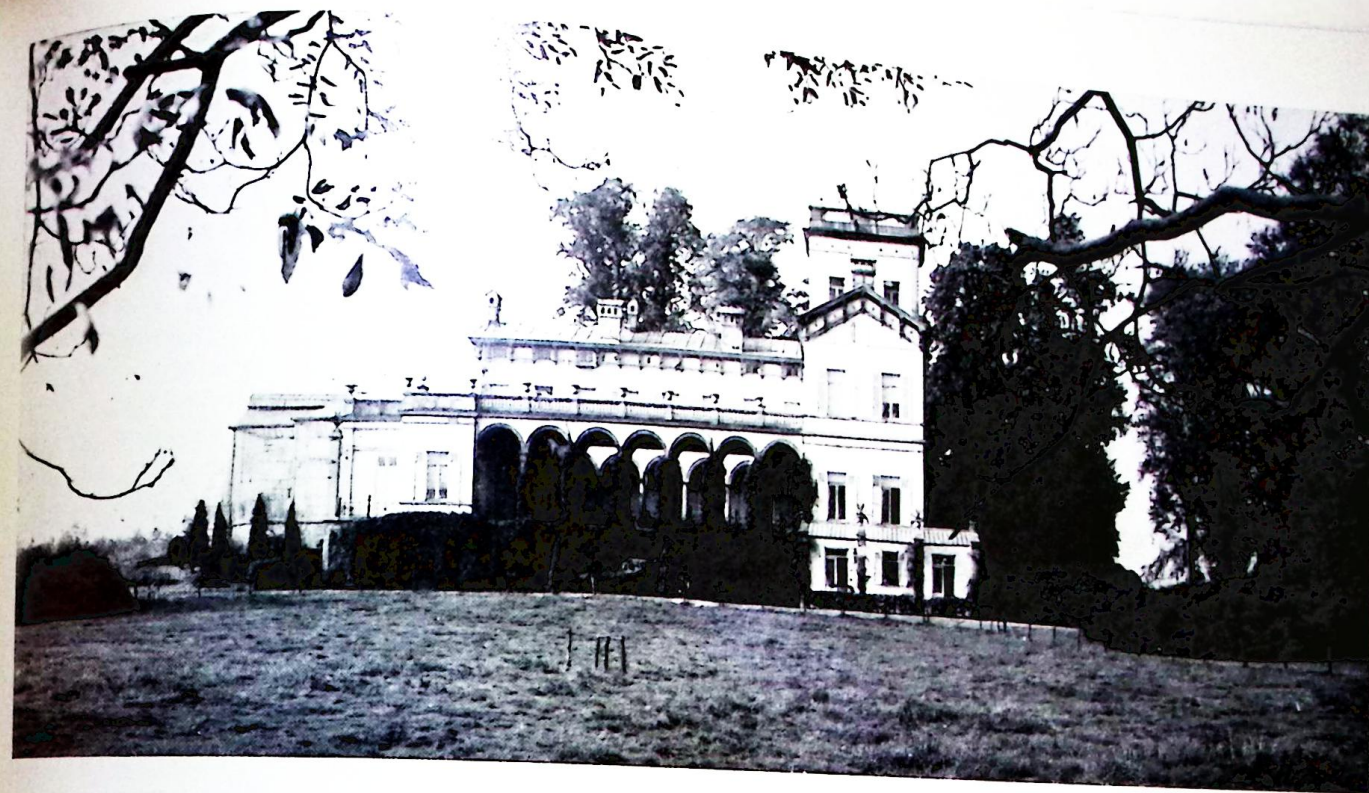
Un projet concerne les dahlias. Un autre les plantes ornementales et les arbustes. Un musée botanique où seraient, entre autres, groupées diverses essences forestières, reste dans les perspectives lointaines.

Voilà le passé, le présent et un peu l'avenir du Jardin de l'Etat. N'oublions pas que des crimes s'y préparent. On conviera même le public à y assister! Mais, ne nous effrayons pas: le code pénal ne les réprime pas. Ils seront commis par des plantes carnivores, grandes tueuses de mouches devant l'Eternel. Ces espèces là aussi vivent au Palais des Plantes de Bouchout. On ne peut pas encore contempler leurs évolutions assassines. Mais cela viendra.

▲ L'herbarium attend d'importants outils de documentation.

▲ Dans le parc, les cyprès chauves ont des racines qui poussent comme des genoux et servent à la respiration.

▲ Vue générale du « Victoria Amazonica » dont les feuilles atteignent deux mètres de diamètre.



Drogenbos

son église
et
son vieux château

par Raymond POREYE

Le tramway 52 mène, depuis quelques années, au cœur même de la commune de Drogenbos qui, avec ses 4.000 habitants, s'étend au-delà de Forest et touche à l'agglomération de Ruisbroek. Aujourd'hui ceinturé d'usines, jadis village campagnard, Drogenbos était le domaine des Berthout, seigneurs de Grimberghen. L'archive la plus ancienne date de 1374 et fait mention, en ce lieu de Drogenbos, de 28 habitants imposables.

La veuve du duc Philippe d'Arenberg, fille du marquis de Grana, vint résider ici en 1717, après avoir construit une admirable maison de campagne. La duchesse y éleva sa petite-fille, Marie de la Tour d'Auvergne qui, en 1722, épousa le prince Jean de Sultzbach dont le fils fut Electeur palatin et duc de Bavière. Ce qui est curieux, c'est

que la demeure bâtie par la duchesse d'Arenberg — décédée à Drogenbos en 1744 et inhumée dans le caveau familial chez les Capucins d'Enghien — fut assez rapidement abattue. On transporta ses matériaux « avec beaucoup de travail et de grands frais » (disent les pièces d'archives) à Enghien. Ces pierres y servirent à l'érection d'une orangerie dans les bosquets appelés « Champs-Élysées », aménagés quelques années plus tard dans le parc. Sur l'emplacement de la maison de campagne de la duchesse d'Arenberg, à Drogenbos, furent bâtis, en 1860, par l'architecte Cluysenaer, des bâtiments agrémentés de terrasses à l'italienne et insérés dans un domaine d'à peu près 200 hectares.

Drogenbos possède une remarquable église, jadis annexe de celle d'Uccle et dédiée à Saint Nicolas. Elle date,

nous a dit M. l'abbé Fineau, curé, avec qui nous nous sommes entretenus, du milieu du XIVe siècle, 1350 exactement. Pendant de longues années, elle servit de chapelle aux seigneurs de l'endroit et de sanctuaire aux paroissiens. Son premier bâtisseur avait été Jan van Lire (probablement natif de la ville de Lierre). Avant le Concordat, l'église n'avait jamais possédé de pasteur en titre. Celui d'Uccle la desservait les dimanches et jours fériés.

Bâtie en forme de croix latine, elle dresse aujourd'hui une tour trapue à l'intersection du chœur et du transept. Cette tour constitue une originalité des églises rurales brabançonnaises qui dépendirent durant longtemps du diocèse de Cambrai. Le plan cruciforme se retrouve souvent dans les petites agglomérations du Brabant occidental.



Au cours des XVIe et XVIIe siècles, des modifications furent apportées au sanctuaire. On reconstruisit notamment en briques la tour et le transept; on ajouta une niche d'angle au chœur. Les fenêtres triangulaires de la nef s'apparentent curieusement à celles des églises d'Anderlecht et de Diegem. Entrons, pour retrouver, plus encore qu'à l'extérieur, l'architecture primitive. Les nefs sont séparées entre elles par trois colonnes cylindriques et, à proximité du chœur, par un groupe de quatre piliers en forme de croix, appuyé sur des bases cylindriques, partiellement enfoncées dans le sol. Les chapiteaux ont conservé leur décoration primitive: alternance de figurines et de feuillages. La remarquable crèche du chœur remonte au XIVe siècle. Sur la cuve baptismale, se lisent ces mots: **Adrianus Du Bois dominus temporalis de Dreugenbosche me fieri fecit A° MDLVIII (1558).**

Au début du XIXe siècle, l'église a été agrandie par le prolongement des bas-côtés, en pierres de Dilbeek. Jusqu'il y a peu d'années encore, Saint-Nicolas était entouré d'un cimetière avec arbres fruitiers. Celui-ci a été reporté à quelques centaines de mètres et a fait place à des plantations du meilleur goût.

Il existe un monument encore à Drogenbos: ce « vieux château », classé en 1961, sur proposition de la Commission Royale des Monuments et des Sites. Il va sous peu être restauré, sous l'égide des autorités communales et par les soins de l'architecte Sleewaegen. Ce château fut élevé par les seigneurs de Drogenbos, dès la seconde moitié du XVIIe siècle. On réalisa peu à peu son agrandissement, en reliant deux tours isolées par un corps de bâtiment en style espagnol. Puis, la superficie de la construction fut doublée grâce à l'adjonction d'une aile de 32 mètres de long sur 7 de large.

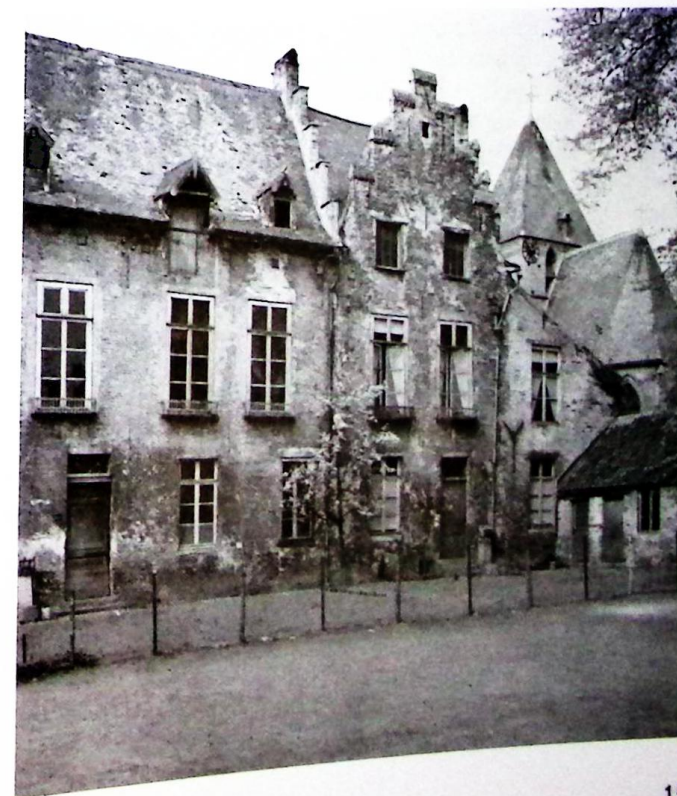
Les travaux de restauration, estimés à une douzaine de millions, se répa-

- ▲ L'église Saint-Nicolas reste, en dépit de restaurations un peu radicales, un bel exemple de style ogival d'inspiration scaldéenne.
- ◀ Le « vieux château » tel qu'il se présentait en octobre dernier.

tiront sur quelque deux années, mettront à l'édilité communale Drogenbos d'installer ici tous les services. Il y a assez de vestiges anciens pour faire un travail qui respecte le style, tout en ménageant demain, à l'administration de la commune, des locaux du plus haut modernisme.

Pendant longtemps, le château est, nous a dit M. Sleewaegen, resté dans un état complet d'abandon. La pluie s'y engouffrait; les planchers ainsi que les charpentes s'effondraient. Plus d'ardoises dans la toiture, plus de vitres ni de châssis à bon nombre de fenêtres. Tout cela ne sera bientôt plus qu'une vision ancienne. Les travaux commenceront, à la fin de cette année, par les façades. Treize mètres cubes de briques espagnoles authentiques, prélevées dans d'autres endroits de Bruxelles en cours de démolition, seront nécessaires. Un modèle d'époque découvert dans une maison espagnole de Zichem permettra d'installer un nouveau portique d'entrée à l'emplacement actuel d'une fenêtre. Les vieux murs seront renforcés par du béton. Le style espagnol d'autrefois, précise encore M. Sleewaegen, avec feu ouvert et fer forgé, s'épanouira dans le cabinet du bourgmestre, la salle des mariages et celle du Conseil communal. Quant aux autres pièces, qui seront occupées par le secrétaire de la commune, les échevins, le receveur, les bureaux de la population, etc., elles bénéficieront — ainsi qu'il a été dit plus haut — d'un style moderne. Sous la charpente du toit seront aménagées une salle de conférences et une salle de fêtes. Enfin, autour des bâtiments rénovés s'étendra un parc de 6.000 mètres carrés qui ne manquera pas de donner à cet hôtel de ville une allure de grand style. Ainsi la région sud de Bruxelles sera bientôt dotée d'un joyau semblable notamment au Karreveld de Molenbeek et à la Maison d'Erasme d'Anderlecht.

Quelques années seulement séparent ces deux vues de l'ancien castel. Elles ont suffi à saper tout l'édifice. Ardoises arrachées, toiture et corniche effondrées, vitres brisées, murs gangrenés, végétation parasitaire attendent la baguette du magicien.



Maria-Félicia Garcia, dite «La Malibran»

par C. DERIE DU BRUNCQUEZ



La nécropole de Laeken que l'on compare volontiers au Père-Lachaise de Paris, le mérite parfaitement, les restes de pas mal de célébrités y reposent sous des mausolées dont certains ne manquent pas de grandeur. Ce fut devant un de ces mausolées que je m'arrêtai l'autre jour, tombe monumentale qui abrite les restes de dame Maria-Félicia GARCIA, dite «La Malibran».

D'où lui vient ce nom de «La Malibran»?

Espagnole, née à Paris le 24 mars 1808, fille de l'excellent chanteur Manuel Garcia, elle avait épousé un négociant français de condition douteuse: Malibran. Cette union fut dissoute après très peu de temps, en 1827, mais elle conserva le nom qui l'avait consacrée dans ses tournées déjà triomphales.

Son seul nom évoque toute une époque et nous revoyons cette belle demeure de campagne qu'elle occupa à Ixelles et qui existe toujours (1).

Maria-Félicia fit ses études avec son père et débuta à Londres. Puis elle s'en fut en Amérique où elle devait rencontrer Malibran, ce commerçant de médiocre réputation. Après son divorce, elle rentra à Paris où un contrat de F 50.000 (de l'époque!!!) l'attendait. Le 29 mars 1836 elle épousa le violoniste de Bériot et ne donna plus à

Bruxelles qu'un seul récital dans l'ancien temple des Augustins. On l'attendait la saison suivante: elle n'était plus...

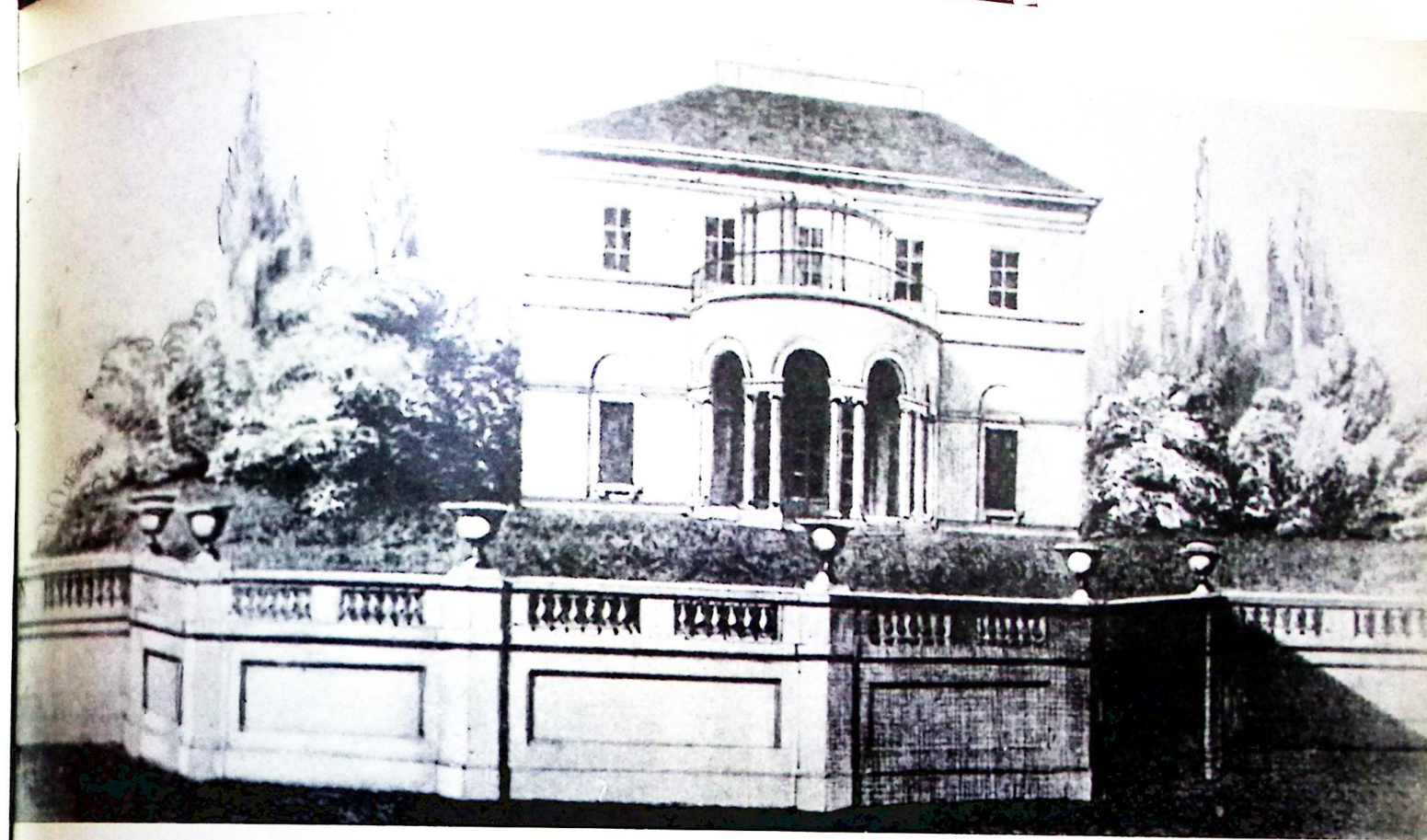
Entre la procédure de son divorce (1827) et son mariage avec de Bériot (1836) elle chanta à Londres, à Naples, à Milan où, partout, ce furent des acclamations frénétiques. Son mariage en fit une Belge et, de surcroît une Brabançonne, de Bériot étant Louvaniste (2).

Elle fut la joie des compositeurs de l'époque qui, grâce à elle bien souvent, virent triompher leurs œuvres sur les scènes où elle traduisait leurs inspirations.

L'œuvre de Bellini, cet homme si tendre et qui devait disparaître trop jeune également (3), fut interprétée admirablement par la Malibran.

En 1833, sa «Beatrice di Tenda» n'avait eu qu'un demi succès à Venise. Bellini ne s'en consolait pas et, répondant à de multiples invitations qui lui venaient de Londres, il se rendit en cette ville. A ce moment on jouait au Théâtre de Drury Lane's «Somnambula». La duchesse de Hamilton l'avait invité dans sa loge. Il se tint cependant quelque peu à l'écart pour écouter totalement la Malibran.

Lorsque celle-ci entame son air final: «Ah m'abbraccia»



La maison de campagne de La Malibran à Ixelles

dans un élan frénétique il lâche un cri d'admiration, ce qui provoque une rumeur dans le public qui se demande qui est cet étranger qui ose troubler le chant de la Malibran. Vite repéré, il est entraîné sur la scène où la cantatrice accourt au-devant de lui et lui jetant les bras autour du cou, dans un immense transport de joie, lui chante les quatre premières notes: «Ah m'abbraccia...» Bellini ne put proférer un mot.

La Malibran avait une culture élevée de l'esprit. Elle parlait et chantait cinq langues: espagnol, naturellement, français, italien, allemand et anglais. Musicienne, elle s'accompagnait à la harpe, composait même des romances qui, malgré la qualité de l'auteur, sont totalement tombées dans l'oubli.

Des vers, des aquarelles, produits de sa main, ainsi que quelques souvenirs personnels: un collier de perles avec croix (époque 1830), une veilleuse de cristal de sa chambre à coucher, conservés pieusement chez nous et offerts au Musée du Conservatoire de Bruxelles par feu le général Wangermée.

Les heureux mélomanes qui eurent l'occasion d'assister aux répétitions-auditions du duo Malibran-Bériot dans leur maison de campagne, lorsqu'en été les fenêtres larges

ouvertes inondaient la place communale de leurs mélodieux accords, en conservèrent des souvenirs émus qu'ils ont transmis à leurs 2^e et parfois 3^e générations dont nous sommes.

Maria-Félicia meublait ses loisirs de tout ce qui était beauté; artiste cultivée, ses préoccupations expliquent la vive intelligence qu'elle apportait à interpréter sur scène les personnages sortis des fantaisies des auteurs et des compositeurs.

Elle menait une vie ardente. Et, sans cette malheureuse chute de cheval qu'elle fit dans les environs de Londres au cours de l'été 1836, elle aurait encore pu dépasser le sommet de la gloire qu'elle avait déjà atteinte dans le monde.

Elle expira le 23 septembre 1836. Elle avait 28 ans. Par les soins de de Bériot, son corps fut ramené en Belgique et inhumé au cimetière de Laeken où son mausolée reste un lieu de pèlerinage pour de nombreux artistes qui visitent Bruxelles.

(1) L'actuelle maison communale d'Ixelles.

(2) 1802-1870.

(3) 23 septembre 1835 - Un an, jour pour jour, avant la Malibran.

Surprises d'une promenade dans Bruxelles

par Geneviève C. HEMELEERS

EXCEDEE, voyez-vous, d'emprunter toujours les mêmes rues, je décidais, un jour, de faire volontairement et pédestrement des crochets par la ville. S'ils ont très certainement allongé ma route, ils m'ont aussi procuré le plaisir de regarder mieux ce que la plupart d'entre nous voient mal... ou pas du tout.

C'est du centre de Bruxelles qu'il s'agit, ce périmètre relativement si exigu qu'on croirait ne plus pouvoir jamais y découvrir quoi que ce soit. — Il ne sera question ici, bien entendu, que de détails simplement pittoresques ou inattendus.

J'ai vu au n° 9 de la rue d'Anderlecht une plaquette vissée sur une porte modeste: « Chien dangereux », pareille à celles qui prétendent défendre l'accès de propriétés campagnardes.

Les beaux éventaires du marché aux fruits et aux légumes de la place Sainte-Catherine sont le lieu de rassemblement de tous les moineaux du voisinage. Les marchands leur reconnaissent le droit de grappiller laitues, pois, voire poires juteuses. Qui plus est, ils se voient même offrir des graines. Fragiles pillards, ils règnent là en maîtres. C'est

un spectacle d'autant plus joli à voir que ce marché est l'un des plus attrayants de la ville.

Rue de la Banque, deux volets extérieurs en bois, à l'ancienne mode, sont percés d'ouvertures en forme de coeurs. Rue du Bois Sauvage, aux pieds de la Cathédrale St-Michel j'ai découvert le dernier des abreuvoirs pour animaux. Un timide filet d'eau s'obstine à couler. La vasque est ornée de trois têtes d'épagneuls aux longues oreilles pendantes. Il y a moins de cinq ans, il en demeurait encore un au haut du Jardin Botanique. Hélas! ce témoignage de fraternité envers les bêtes a disparu en même temps que la traction chevaline... Cependant il y a encore énormément de chiens et d'oiseaux auxquels on aurait dû penser... En remontant la rue du Bois Sauvage, avez-vous regardé vers le ciel au coin de la rue du Treurenberg? Faites-le et vous verrez sur la toiture d'une Banque un coursier corré demi-grandeur nature, en pierre. Ce cheval-licorne a une arête dorsale pareille à celle d'un dinosaure, le dos équilibré comme celui d'un crocodile et une large queue de poisson.

Une salle de ventes de la rue de Ligne voisine a tapissé de taques anciennes l'étroite cour intérieure de l'immeuble, de même qu'un antiquaire installé dans un magnifique



hôtel Louis XVI, place du Grand Sablon. C'est d'un charmant effet.

D'ici, je ne puis résister non plus au plaisir de vous entraîner jusqu'au « marché-aux-puces », situé place du Jeu-de-Balle, en plein cœur populaire. Ce marché dénommé non sans malice par les « fripiers » et brocanteurs eux-mêmes: « Hirsch-par-terre ». — Tous les matins une partie d'entre eux (les vrais de vrai) étalent sur le sol, recouvert parfois d'une bâche, les objets hétéroclites à vendre. Ils paient une redevance de 3 francs au mètre carré occupé. Quelques-uns improvisent leur étal sur des tréteaux ou une charrette à bras. — Le dimanche matin, ils sont beaucoup plus nombreux car il s'y mêle des marchands qui ont la prétention de présenter des objets ayant un certain rapport avec l'Art. — Ceux de la semaine sont beaucoup plus typiques. — Je crois que, malgré leurs plaintes, ils se défendent bien car, sans cela, pourquoi reviendraient-ils, dites-le moi? — Certains d'entre eux ont des boutiques, des dépôts, des hangars et s'adjoignent une activité supplémentaire: Eugène vend jusqu'à 1000 kg de fagots par semaine, à 2,50 fr le seau; l'« artiste » vend des jouets défraîchis dans un invraisemblable déballage d'objets informes; Victor et sa femme exposent, en même temps que

▲ Marché-aux-puces ...objets hétéroclites...

leur bonne humeur: casseroles, dinghi troué, fausse bijouterie (est-il besoin de le dire?), plumes d'autruches atteintes d'alopécie, stylos sans billes, etc...; le « polonais », dans un sabir absolument incompréhensible, vante la qualité de son « broll »; le sourd-muet (très bon commerçant) pousse des vagissements sans quitter de l'œil l'amateur indécis; les V.B., qui fréquentent toutes les salles de vente, vendent n'importe quoi en semaine mais leur « standing » remonte le dimanche, leurs prix aussi, du reste!... — Tel autre, que je connais bien, l'emporte de très loin en qualité et en savoir sur ses congénères: il est spécialiste en armes anciennes et se refuse absolument à avoir pignon sur rue. Sur la place même s'ouvrent modestement: l'impasse des Tourneurs, défendue par une porte, l'impasse de la Si-rène. — Un café populaire, près de l'église, s'intitule: « Chez Jean Patatje ».



Place du Jeu de Balle: un coin du « marché-aux-puces ».

Au bout de la rue de la Blanchisserie, à quelques centaines de mètres de la trépidante rue Neuve, persiste encore, sous un auvent, dans le toit d'une vieille maison, une poulie permettant d'enranger des sacs de céréales ou autres. Dans un café fréquenté surtout par les étudiants, les pompes à bière sont surmontées de... tirants de chasse! Une petite auberge du centre a jugé plus distingué de suspendre au plafond quantité de bouchons de bouteilles de champagne.

Au n° 10 de la rue d'Egmont, j'ai connu un puits qui avait certainement 90 mètres de profondeur. Il datait vraisemblablement du XVII^e siècle et de la troisième enceinte de Bruxelles. — Un autre puits a été découvert récemment rue Haute lors de l'érection du building de 15 étages du FOYER BRUXELLOIS; la maçonnerie en était belle. Il a été comblé immédiatement.

Peu avant la guerre de 1940, la Ville avait fait construire, sous la place de Luxembourg, un vaste abri de protection contre les bombes aériennes. — Il est occupé maintenant par les réserves de films de la Cinémathèque de Belgique.

Au Treurenberg.



Fritz Hoyois.

Fritz Hoyois et la Chorale Protestante de Bruxelles

par Suzanne THIRIAR

Heurtebise, mon compère, qu'as-tu fait de ta ménagère ?».

La phrase scandée de Claudel évoque irrésistiblement la marche alourdie du paysan brabançon, combien semblable à celle de son frère lorrain! Saisie par le rythme d'Honegger, la chanson vivace est le fond sonore et populaire du drame de « JEANNE AU BUCHER ».

« Hérétique, Relapse, Sorcière », cris de haine et de douleur. Les vitraux lumineux de musique partagent entre la cruauté et le mysticisme, une poésie tour à tour céleste et terrienne : tourmente qui s'apaise et se termine par l'adorable murmure des alti : « Personne n'a un plus grand amour que de donner sa vie pour ceux qu'il aime ! ». Séparément, les quatre pupitres de la Chorale Protestante de Bruxelles étudiaient ces phrases haletantes. Fritz Hoyois a choisi cette œuvre difficile pour illustrer, le 22 janvier 1967, le jubilé de cette Chorale qu'il a fondée et qu'il dirige depuis 25 ans.

Dans la claire église de la rue du Champ de Mars, chaque lundi soir, réunis sous sa baguette, les 130 mem-

bres se retrouvent, ayant abandonné au dehors, leurs soucis et leurs fatigues. Ils savent qu'un privilège leur est accordé : la musique les convie dans un monde séparé. Deux heures de leur semaine sont transformées par un labeur fervent, commun, où s'efface tout ce qui doit s'oublier.

Mais, « JEANNE AU BUCHER » n'est pas le seul oratorio inscrit au programme : il est répété en alternance avec la « MESSE EN SI » de J. S. Bach. Qui ne connaît ce KYRIE rigoureux et massif, tel un portail roman, qui ouvre le seuil de la grande messe du Cantor ? Les longues phrases fuguées se poursuivent, découpées à jour, transparentes, reprises après disparition. Comme un long sanglot, s'achève l'ardente supplication, jusqu'à ce qu'éclate, en ré majeur, un GLORIA percutant.

Nous ne devons pas tenter un commentaire de cette œuvre unique, mais plutôt deviner la pensée du Chef. A quels souvenirs s'abandonne-t-il lorsqu'il reprend cette partition qu'il connaît bien, qu'il a souvent dirigée ?

25 ans se sont passés depuis qu'il a fondé, dans l'église de la rue Belliard,

la Chorale Protestante de Bruxelles. En pleine guerre, sauvant par la musique, le besoin de liberté, l'élan qui unissait les cœurs. Depuis, il a poursuivi son œuvre : plus de 110 concerts, tant à l'étranger qu'en Belgique; un répertoire éclectique, audacieux parfois, toujours d'un goût parfait. Combien de ces oratorios sont pour Fritz Hoyois évocateurs d'émotions profondes. Telles exécutions des PASSIONS de J. S. Bach, où se sont révélées ses qualités exceptionnelles, ont eu comme unique communion avec le public, la qualité du silence, ce silence étreignant, après lequel chacun doit ressaisir sa volonté de vivre pour reprendre pied, revenir sur le sol souvent glacé des dalles d'une église romane ! Tels concerts donnés, chaque printemps, au Palais des Beaux-Arts, REQUIEM de Mozart, Verdi ou Brahms, frénétiquement applaudis en ovation méritée, si souvent honorés de la présence de Sa Majesté la reine Elisabeth !

Peut-être le nom de J. S. Bach reste-t-il pour lui inséparable du souvenir de son maître Fritz Münch, de Strasbourg, où il poursuivait ses études d'orchestration

et de direction ! Sans aucun doute, sa pensée est-elle clairement définie par ce qu'il écrit au sujet de la PASSION SELON SAINT MATTHIEU.

Il faut pour l'interpréter : « Grande rigueur à l'égard des architectures complexes ; confiance absolue dans le fait que l'écriture de Bach se suffit à elle-même, par conséquent parle d'elle-même, sans le secours d'aucune surenchère si sincère soit-elle ; compréhension aussi fidèle que possible du texte sacré ; simplicité à l'égard des chorals qui sont l'expression collective mais combien diverse, nuancée, enrichissante de la foi du croyant... ».

Fritz Hoyoïs s'est défini lui-même : fidélité absolue au texte, rigueur et foi. Mais nous pouvons y joindre ce qui irradie de sa direction, la fougue, la jeunesse de son tempérament d'artiste, son enthousiasme communicatif.

Le public assiste presque passivement à un concert. Il y puise, certes, une satisfaction, mais elle est fugace en comparaison de celle qu'éprouvent ceux qui y participent en chantant. Comment connaître la PASSION SELON SAINT MATTHIEU, si ce n'est en détaillant chacun de ses doubles chœurs. Prenons un seul exemple : après quelques mots de commentaire, le Chef fait vibrer le « Sind Blitze, Sind Donner... ». Au paroxysme du fortissimo, le cœur de la tempête est un silence aussi subit que profond. Une reprise tumultueuse de la tornade achève l'orage. A ce silence terrifiant, Fritz Hoyoïs attache toute sa valeur.

Les choristes sont habitués à ces illustrations vivantes de phrases musicales, parce qu'en plus d'un chef, ils trouvent en leur directeur, un érudit guidé par son immense culture.

Formé doublement par ses études théologiques et musicales, il est doué d'une inlassable curiosité littéraire et artistique. Fouillant allègrement églises et monastères d'Espagne autant que de France, il a acquis une connaissance parfaite de tous les modes architecturaux. Chaque concert donné dans un sanctuaire ancien le comble de satisfaction esthétique. Nivelles, Soignies, Floreffe... ont été l'occasion pour lui de discussions archéologiques. La même curiosité d'esprit qui le guide vers les romans modernes, le conduit

vers les plus récentes réalisations du T.R.M. Nul mieux que Fritz Hoyoïs ne pouvait, avec joie, prêter une partie de ses chœurs au « FAUST » qui fit le triomphe de mai 1966.

Ceci n'est qu'un aspect de son ouverture d'esprit. Il en est un autre : l'accueil amical qu'il réserve impartialement à tous : protestants, catholiques et non croyants forment une équipe homogène. Nous pouvons sans conteste évoquer à son propos ce que disait André Suarès : « ... Musiciens, vous qui avez l'esprit d'amour et qui tissez le rêve avec les ondes... ». Les membres de la Chorale Protestante de Bruxelles tissent, chaque lundi soir, leurs heures d'évasion.

Evasion dramatique, cet hiver, avec « JEANNE AU BUCHER », mystique avec la « MESSE EN SI », religieuse avec G. P. Telemann (PASSION SELON SAINT MATTHIEU à la R.T.B. le 23 avril prochain). Il s'y ajoutera sans doute le REQUIEM de Duruflé. L'année 1967 pendant laquelle sera fêté le XXVe anniversaire de la Chorale Protestante, succède à une série impressionnante de prestations.

En février 1966, à la R.T.B. « INTER-RA PAX » de Frank Martin et « SEPT REPOS DES TENEBRES » de Francis Poulenc (1ère audition en Belgique) ; le 6 mars, la PASSION SELON SAINT MATTHIEU de J. S. Bach au Palais des Beaux-Arts, en présence de Sa Majesté la Reine. Le 1^{er} avril en la collégiale Ste Waudru, à Mons, même concert.

Une reprise à Soignies du « REQUIEM » de Fauré et du « STABAT MATER » de Poulenc emporta un succès fervent.

Au Festival de Saint-Hubert, le 17 juillet, « LA CREATION » de J. Haydn, et enfin, au Festival du Hainaut, à Mons le 25 septembre, « LE ROI DAVID » d'Honegger et le « MAGNIFICAT » de J. S. Bach complétèrent ce tableau magnifique.

Si les yeux de Fritz Hoyoïs sont toujours portés vers l'avenir, il nous incombe de rappeler tous les moments glorieux de sa carrière. Nous pouvons dire que la Chorale Protestante est son œuvre. Il la dirige, l'anime d'un feu difficilement exprimable. Nous ne répéterons jamais assez à quel point un travail joyeux et ordonné est la base

Sa Majesté la Reine Fabiola s'entretenant avec Fritz Hoyoïs.



« Passion selon Saint Matthieu » de J.S. Bach (Palais des Beaux-Arts — 6 mars 1966).

d'une bonne exécution d'une œuvre sacrée. Qu'il nous soit permis de citer les plus marqués de ses concerts.

Outre son répertoire traditionnel, la Chorale Protestante de Bruxelles a maintes fois chanté les deux PASSIONS de Bach, le MAGNIFICAT, des CANTATES, la MESSE EN SI. Ceux qui ont eu le privilège d'assister à ces concerts en Allemagne comme en Belgique, savent apprécier la religion, la rigueur de Fritz Hoyoïs. Les mêmes exigences de perfection l'ont guidé lors des exécutions du MESSIE de SAUL et des CANTATES de Haëndel.

Par ailleurs, les œuvres principales de Mozart, REQUIEM, MESSE DU COURONNEMENT, GRAND MESSE EN UT MINEUR, tout autant que d'autres moins connues, ont prouvé la grande aisance de Fritz Hoyoïs dans l'art difficile du maître de Salzbourg.

Curieux d'école moderne, il a fait aimer à son équipe des compositions sacrées parfois périlleuses, mais dont le succès immense assurait l'excellence. Citons :

« SYMPHONIE DES PSAUMES » et « CANTICUM SACRUM » de Stravinsky, « STABAT MATER » de Szymanowski, « GOLGOTHA » de Frank Martin, « FESTIN DE BALTHAZAR » de W. Walton, « PSAUME 80 » de Roussel, « ROI DAVID », « CANTATE DE NOEL », « DANSE DES MORTS » et « JEANNE AU BUCHER » d'Honegger, enfin, « CANTATE NEWSKY » de Prokofieff.

Février 1965 fut marqué d'une soirée inoubliable : le bouleversant « DEUTSCHES REQUIEM » de Brahms.

Mais Fritz Hoyoïs a cherché, par goût personnel, la clarté, la luminosité de la musique française. Avec une science particulière, il a suivi la discipline des maîtres de Versailles ; il a dirigé des œuvres de M. A. Charpentier, Lully, A. Campra, M. de Lalande, J. Gilles... Ce passé délicat l'a conduit vers ce maître incontesté de notre temps, Francis Poulenc : « GLORIA », « SECHERESSES » et « STABAT MATER » sont des sources d'énergie de la

Chorale. Enfin pour n'omettre aucun domaine musical, Beethoven « CANTATE POUR LA PAIX », M. Haydn, C. Ph. E. Bach, Dvorak, ont alterné avec la douceur tendre du REQUIEM de Gabriel Fauré, le tragique méridional de celui de Verdi.

Félicitons la Chorale Protestante de Bruxelles et son Chef. Ils ont été applaudis à Royumont, Besançon, Paris, Bonn, Detmold, Herford, Genève, Lausanne. Souhaitons que ce glorieux XXVe anniversaire leur soit chaud au cœur, et disons notre fierté de les compter parmi nous.

Et terminons en citant ce que disait Fritz Hoyoïs, lors d'une conférence de Presse : « ... le travail musical accompli de plein cœur est un stimulant énorme, même pour les affligés. Il est un ciment qui unit les choristes et l'un des moyens les plus efficaces pour faire tomber les barrières qui pourraient exister entre les êtres humains... ».



Vue de la belle pièce d'eau ornant le parc.

Visite au château de Vertrijk

par E. OP de BEECK

LES visiteurs pressés qui, chaque jour, empruntent la Route Nationale n° 3, pour aller de Louvain à Tirlemont ne se rendent pas toujours compte de la beauté du pays traversé. Pour compléter notre étude des châteaux du Hageland, nous avons tenu à parcourir ce beau pays et à visiter plusieurs villages, observant ainsi, de plus près, divers paysages et monuments. Notre premier contact avec VERTRIJK avait été, il faut l'avouer, peu encourageant, mais les quelques données

recueillies par la suite, ont été de nature à éveiller davantage notre intérêt et à nous faire persévérer dans nos recherches.

L'histoire de VERTRIJK remonte, en effet, à un passé lointain. Certains auteurs citent l'époque des Francs et tentent d'expliquer le bien-fondé de leur thèse à l'aide de la toponymie des lieux.

Hélas, trop nombreux sont ceux qui ont copié ce que d'autres avaient copié avant eux! Aussi, avant de prendre

la plume pour parler de VERTRIJK, nous avons consacré beaucoup de temps à la recherche de sources sérieuses. Nous en avons retrouvé... Elles nous ont permis de retracer l'histoire du château de Rousbeek.

Au début du Moyen Age, on comptait sur le territoire de VERTRIJK, plusieurs seigneuries dont une partie appartenait à l'importante Maison de Quabeck. Un autre fief, aujourd'hui disparu, est celui de Borchove où résidèrent les seigneurs de « Verteke ». Ce château devait se situer entre les deux vieilles routes de Louvain.

Certains documents signalent la présence de ce château à proximité de la ferme « Loofort », citée comme dépendance de la Maison de Borchoven. Quoi qu'il en soit le seul château subsistant de nos jours à Vertrijk est le château de Quabeck, situé près de la Velpe.

Ici, on ne se base pas sur des suppositions. Il existe un important fonds d'archives, se trouvant soit chez les familles qui, jadis, ont possédé cette demeure, soit aux archives du Royaume.

En 1363, le seigneur de ce fief important est Geerd van Montenaken. Nous apprenons cet important détail grâce à une lettre émanant de la duchesse Jeanne, datée du 19 mars 1363, et dans laquelle il est question de la Maison de Quabeck et de droits « Que ce seigneur possédait, de faire paître ses bestiaux sur la bruyère de Bierbeek ».

Il se produit ensuite un siècle de silence... Vide important que nous ne désespérons pas de pouvoir combler un jour.

Le propriétaire, à la fin du XV^{ème} siècle, est Messire Bartholomé van der Ee, fils d'Adrien, qui épouse le 9.5.1496 Anne-Catherine T'Serclaes de Tilly. Ce propriétaire apporte au Duc de Brabant une pièce concernant la seigneurie de Quabeck, y nommée également « Ter Sluyzen » (présence d'une écluse?).

Près de ce château existait, déjà à cette époque, un moulin; le seigneur l'a acquis d'un certain van der Broeckhoven pour arriérages de rentes.

Par héritage, la propriété reste pendant plusieurs générations entre les mains des descendants de Bartholomé van der Ee, comme le montre le tableau généalogique, que nous publions d'autre part.

A partir de 1630, la seigneurie de Quabeck obtient la qualification de Vicomté, ceci, autant pour son ancienneté que pour son importance et sa situation. A partir du même moment d'ailleurs, le seigneur de Quabeck porte également le titre de « Seigneur de Vertrijk ».

En 1668, les enfants d'Octavio Gasparini, vicomte de Quabeck, vendent au sieur Pierre Bosch, marchand à Bruxelles, les terres de Quabeck et de Vertrijk, à la suite d'un décret de la Cour Souveraine et ce, pour satisfaire à une dette de 16.000 florins, qu'ils devaient à l'acquéreur. Une farde entière, bourrée de documents concernant ce transfert, existe aux archives de la Maison de Wouters d'Oplinter.

A peine trente ans plus tard, après la mort de Pierre Bosch, en 1698, « L'avocat Amerijck accepte les dites seigneuries



Le Château de Vertrijk vers 1875, après les différents travaux entrepris par les Chevaliers de Wouters d'Oplinter. Dépassant du toit: le clocheton.

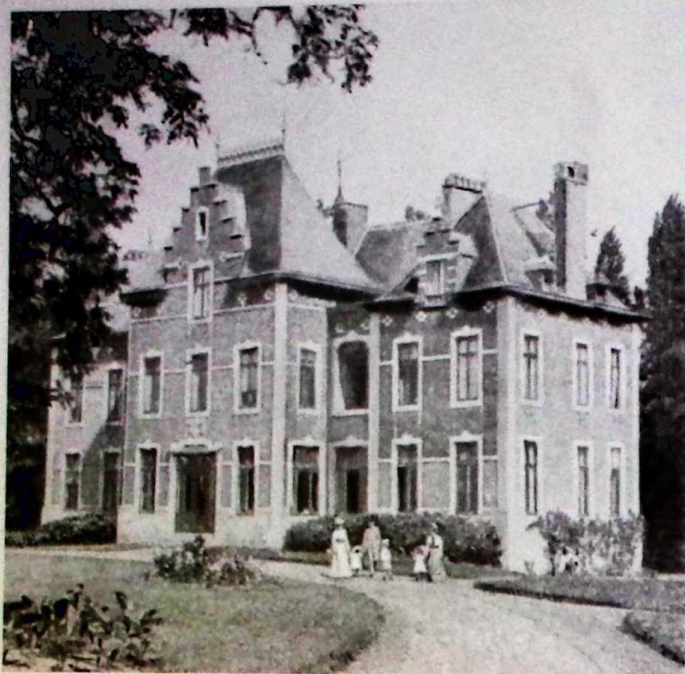
des enfants de feu Pierre Bosch ». Arrangement purement temporaire sans doute car, en 1710, devant le notaire DE CUYPER à Bruxelles, le bien est vendu au sieur Goupy par Mlle Catherine Bosch, veuve de Dominique Kerpen, qui est, croit-on, la fille de Pierre Bosch.

Ce seigneur Joseph Goupy était employé de la poste pour la correspondance du Roi de France. Son arrivée à Vertrijk peut s'expliquer par le fait qu'il avait épousé une proche parente de Pierre Bosch. La valeur de la propriété s'élevait alors à 33.000 florins, argent de change. Joseph Goupy, frappé d'une attaque d'apoplexie, meurt le 7 novembre 1735 et il est enterré dans le chœur de l'église de ce village.

Son fils unique, Jacques-Joseph, hérite ses seigneuries. Son fils unique, Jacques-Joseph, hérite ses seigneuries. Celui-ci vend, et lui succède comme vicomte de Quabeck. Celui-ci vend, et lui succède comme vicomte de Quabeck. Celui-ci vend, et lui succède comme vicomte de Quabeck. Celui-ci vend, et lui succède comme vicomte de Quabeck.

La propriété passe, en 1784, par héritage, au fils du précédent, François-Marie Goupy, époux de Barbe Henriette cédest, François-Marie Goupy, époux de Barbe Henriette cédest, François-Marie Goupy, époux de Barbe Henriette cédest, François-Marie Goupy, époux de Barbe Henriette cédest.

Le tumulte de la révolution française est parvenu jusqu'à Vertrijk. En 1794, le château se voit pillé par les troupes françaises et ce qui reste du mobilier est vendu aux enchères avec comme report total: 129 fl. 101 Les propriétaires ont émigré



Le château tel qu'il se présentait vers 1903, après les transformations que fit exécuter le comte de Liedekerke.
(photo reposant aux archives de M. Jacmart).

à Vienne et le château reste inhabité pendant 16 ans. Il y a tout lieu de supposer qu'ils n'y sont pas revenus, manquant sans doute du courage nécessaire pour remettre en état une maison aussi vaste. C'est leur fils Alexandre qui rachète le château à ses parents, en 1810, par-devant le notaire Morren de Bruxelles. L'occupation sera brève car trois ans plus tard, la propriété sera de nouveau mise en vente.

Par un acte passé par-devant le même notaire et daté du 19 août 1813, le chevalier Philippe de Wouters d'Oplinter-Bouchout devient acquéreur du château de Quabeck, ferme, moulin, terres et dépendances. Cette famille est très connue dans le Hageland et plus précisément dans les environs de Tirlemont.

Lors du trépas du chevalier Philippe, survenu en 1857, le domaine passe à son fils Auguste, qui effectue en 1859 un échange avec son frère Léon. Celui-ci avait épousé en 1850, Marie-Claire Ghislaine baronne de Loen d'Enschede et de Roosbeek, qui lui avait apporté en dot le domaine de Roosbeek. Après la mort de sa femme, en 1852, il devint le châtelain solitaire de Roosbeek. Suite à cet échange entre les deux frères, le château de Vertrijk sera la demeure du chevalier Léon, tandis que le chevalier Auguste quittera le château de son père pour aller s'installer à Roosbeek.

Après la mort du chevalier Léon de Wouters, le domaine appartient au frère aîné, qui, ayant hérité un quart de la propriété rachète à ses co-héritiers les 3/4 restants. Il y

vient habiter et y fait exécuter de nombreuses restaurations, dont nous reparlerons plus loin.

Son fils Lambert se désintéressa de Vertrijk après son mariage avec Mlle Goethals de Gand, il installa au château « Regashof » au Heikant à Rotselaar.

Ceci se trouve à la base du fait qu'en 1895 le domaine changea une fois de plus de propriétaire. Mis en vente, il est acheté par le comte Robert de Liedekerke qui, à son tour, fait exécuter de nombreuses transformations et donne au château un aspect néo-Renaissance. Hélas, il ne lui sera pas donné de jouir longtemps de son bien; en effet, il meurt en 1903 et M. et Mme Jacmart acquièrent le manoir. Les nouveaux propriétaires connaissaient le domaine depuis longtemps déjà, étant donné leur parenté avec la famille de Wouters d'Oplinter et ils avaient conçu plusieurs projets d'aménagement. Mais ils n'eurent pas le temps de réaliser ces derniers.

La guerre de 1914 entraîna le pillage du château, puis son occupation par les Allemands. Une partie des meubles put être sauvée et transportée au château de Roosbeek. Après la guerre, la demeure reste inhabitée jusqu'en 1922. M. et Mme Jacmart renoncèrent à la faire remettre en état, et ils la mettent en vente. Le nouvel acquéreur, le baron A. Ernst de Bunswyck, le Secrétaire Général du Ministère de la Justice, l'achète en 1922, et en plus des restaurations nécessaires, il fait exécuter certains travaux qui donnent au bâtiment son aspect actuel. Parmi ces travaux signalons notamment la transformation de la toiture existante en « toit à la Mansard », l'aménagement de la terrasse du côté du grand étang et enfin la construction d'un arrière-corps pour y loger les cuisines.

C'est dans ces cuisines qu'un incendie éclata en 1944, à la suite d'une imprudence commise par des soldats alliés, logés au château. Le feu a pu être vaincu, avant que la partie principale du vaste immeuble n'ait été atteinte par les flammes. Une nouvelle restauration s'imposait. A l'heure actuelle le château, propriété de la baronne Th. Ernst de Bunswyck, est habité par un locataire.

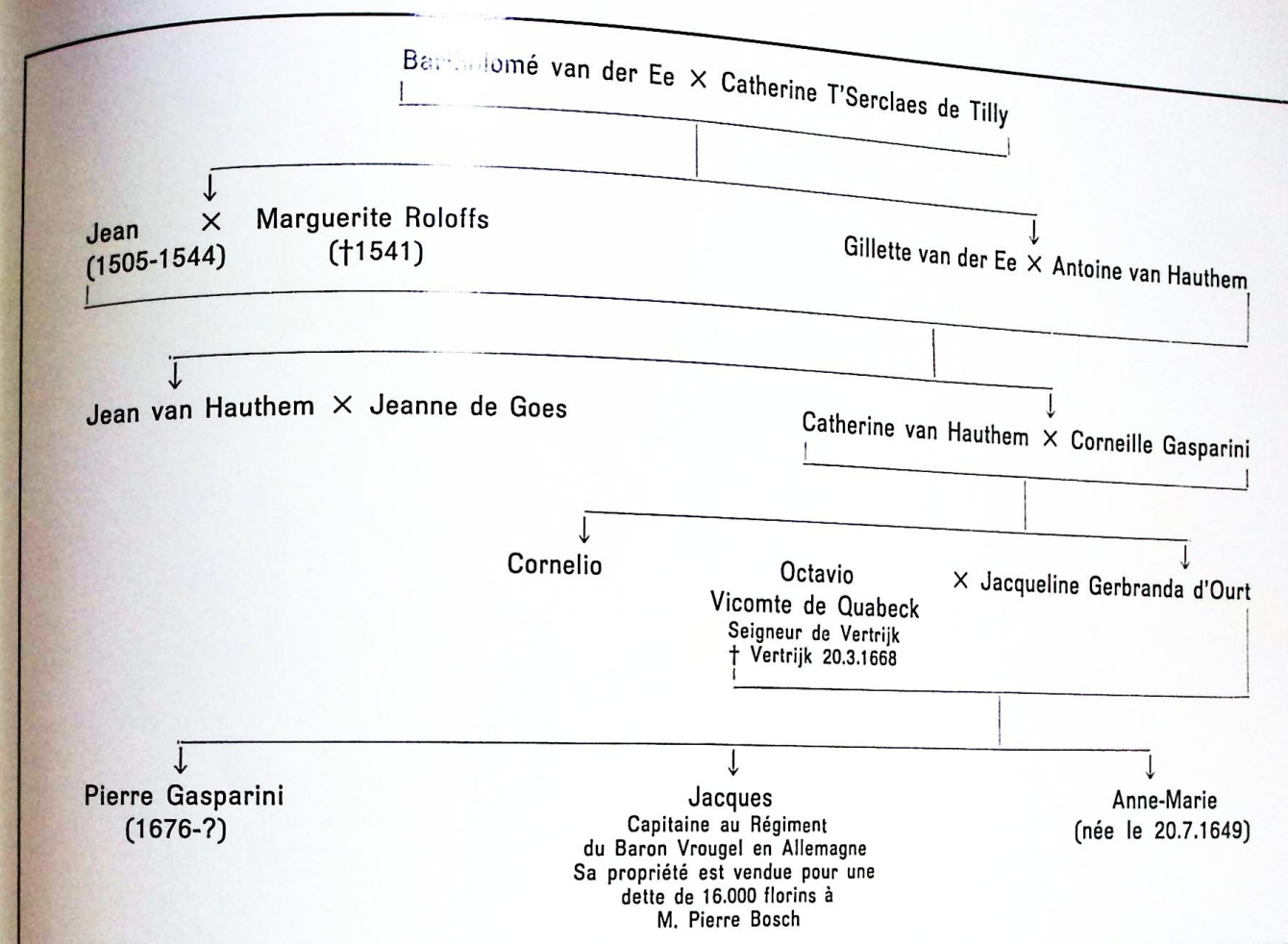
Quant à l'architecture de cette demeure, on peut affirmer qu'elle a connu une évolution presque « hors série ».

Aucun document ne nous informe quant aux origines du château qui remontent au XIV^{ème} siècle. Nous pouvons supposer que cette demeure n'était, au début, qu'une modestie fortification, à la fois ferme et refuge du seigneur de ces lieux.

Les premiers documents descriptifs datent du début du XVI^{ème} siècle, c'est ainsi que dans les registres et dénombrements, nous avons retrouvé la « Franchise de Quabeke ».

Un mesurage a été effectué en octobre 1663 par Denis Goffart, et il nous apprend que le domaine possédait une étendue de 10 bonniers, 1 journal et 81 verges.

Vers la fin du XVII^{ème} siècle, la date exacte n'est pas connue, il apparaît qu'un incendie détruisit le château. Je me permets, ici, d'ouvrir une parenthèse. En étudiant l'histoire de tous les châteaux du Hageland, j'ai pu constater



Renseignements aimablement communiqués par M. Jacmart, et provenant des archives de sa famille et de la famille de Wouters d'Oplinter.

que le passage des troupes de Louis XIV a laissé des traces dans nos régions et que plusieurs villages furent incendiés par elles. Devons-nous situer à cette époque, l'incendie du château? J'incline à le croire.

Dans les premières années de 1700, on reconstruit la demeure. Nos heureuses recherches ont permis de fixer cette date avec assez bien de certitude et une petite anecdote confirme nos autres trouvailles. La voici: un certain André Michaux a fait, lors de la reconstruction, les plans de la tour et du pont-levis. Cet homme était un déserteur français, réfugié en Belgique, qui était occupé à Bruxelles comme compagnon-charpentier. Son patron l'envoya à Vertrijk pour travailler au château. Il y épousa la cuisinière et ce fait est mentionné aux registres paroissiaux: « Is getrouwt te Vertrijk, Andréas Michaux, geboortig van Nantes, Frankrijk, met Jacqueline Thys (1709) ».

Vers 1740-50 le nouveau propriétaire, le sieur Goupy, fait également exécuter divers travaux. Si, dans certains textes, on parle de « rebâtir le château » cela nous apparaît

comme fort peu probable. Pourtant, il n'y a rien d'impossible à ce que des travaux d'embellissement soient entrepris, car nous vivons à une époque où les goûts ont fort changé, surtout en ce qui concerne la conception d'une maison de campagne ou de plaisance.

En consultant la carte de Ferraris, nous avons constaté qu'à cette époque (1770-1780), le château était entouré d'un parc à la française. Plus tard, vraisemblablement, au début du XIX^{ème} siècle, les tendances dans le domaine de la décoration ayant évolué, les châtelains renoncèrent à réaménager le parc dans ce style français, passé de mode.

En 1789, le château perd ses « attributs féodaux »: sa tour et son pont-levis sont démolis. Quatre ans plus tard, c'est l'abandon.

Les Goupy ont émigré à Vienne, où plusieurs de leurs ancêtres avaient déjà fait carrière dans les armées impériales. Dès que le manoir de Vertrijk lui appartient, Philippe de Wouters d'Oplinter lui fait subir des travaux d'entretien



Le Château, de nos jours. Vue d'ensemble.



Les dépendances du château, blotties au cœur d'une nature luxuriante.

et d'aménagement. Une fois de plus, les goûts ont évolué. Nous vivons à une époque où l'on construit en Belgique beaucoup de petits châteaux en style Louis XVI-Empire, ou un style qui devait y ressembler. En 1829, les fossés sont comblés et le bâtiment devient une véritable maison de campagne dans laquelle il est bon et agréable de passer les mois d'été. En 1847, on rebâtit l'aile droite, et, pour répondre aux exigences de la mode, le bâtiment se recouvre d'un badigeon blanc... qui sera gratté quelque trente ans plus tard.

Une photographie datant de 1875 montre tout l'attrait du château vers cette époque. Depuis 1860, en effet, les travaux se sont succédé. De nouvelles écuries ont vu le jour, de même que des pavillons ont été ajoutés à la construction dont le grattage du badigeon laisse apparaître la pierre naturelle dans toute sa beauté.

Personnellement, nous eussions préféré que cette structure de la vieille demeure ne se modifiât pas, mais l'histoire en a décidé autrement. En effet, le comte de Liedekerke la fit transformer une fois de plus et lui donna un genre

néo-Renaissance, style fort en vogue vers la fin du siècle dernier.

Enfin, une dernière transformation se place dans les années 1923-24. Ce sont les travaux décrits plus haut, qui ont bouleversé complètement l'aspect du château. Dorénavant, le bâtiment possède sa forme définitive, conservée jusqu'à nos jours. Mais que de choses ont changé depuis l'époque où le baron Ernst de Bunsyck faisait les honneurs de sa maison.

Entouré de son parc à l'anglaise, le château de Vertrijk n'est plus occupé par son propriétaire, mais il n'est pas devenu un manoir inhabité comme il en existe tant d'autres de nos jours. Il se dresse fièrement comme un témoin des siècles révolus et nous rappelle par sa présence un passé glorieux tout chargé d'Histoire.

Le touriste qui visitera cet été les villages du Hageland, ne manquera pas de quitter la route Louvain-Tirlemont pour aller payer un tribut d'hommage à ce village charmant, mais trop longtemps ignoré: Vertrijk.

Maison Camille Lemonnier.

le vingtième anniversaire de

la maison des écrivains



par Berthe DELEPINNE

L'histoire d'une maison ressemble à l'histoire d'une famille ou d'une nation. C'est souvent un événement fortuit, lointain et à première vue sans aucun rapport avec elle, qui influence son sort et parfois en décide.

Le 24 mars 1844, un petit garçon naissait au 46, chaussée d'Ixelles, dans la maison de son père, l'avocat Louis-Camille Lemonnier. Ce petit garçon allait devenir l'écrivain Camille Lemonnier, le Maréchal des Lettres belges, qui, au long de ses septante ouvrages, ne cessera de magnifier la Belgique dont il dira: « Toute la terre belge est ma terre. Je me sens chez moi dans les plaines des Flandres comme sur les monts de Meuse. »

En 1877, lorsqu'il écrivait son chef-d'œuvre: « UN MALE », Camille Lemonnier habitait rue de la Victoire, « un coin vert de Saint-Gilles » d'où il gagnait à pied la Forêt de Soignes et une ferme de Groenendaël où, sous les pommiers du verger, il écrivait jusqu'au soir tombant, « installé sur un pliant, le calepin aux genoux, un crayon dans les doigts. »

C'est à La Hulpe, rue de la Station, qu'il travaillera à son livre monumental: « LA BELGIQUE », paru en 1888. Plus tard, chaussée de Vleurgat, il recevait Emile Verhaeren qui écrira: « Comme elle sentait bon le travail votre cham-

bre où, parmi les journaux épars sur les fauteuils et les chaises, au milieu de vos livres tassés en ligne dans votre bibliothèque comme les rayons de pensées dans la ruche de votre cerveau, vous apparaissiez tel: un fervent ouvrier de l'art, appuyé à votre table sur vos deux poings, comme sur deux blocs de force et travaillant avec ferveur, comme jadis on priait. »

Camille Lemonnier mourut le 13 juin 1913, et de sa petite maison de la rue du Lac, il s'en alla rejoindre au cimetière d'Ixelles ses amis Charles De Coster et Constantin Meunier.

Le centième anniversaire de la naissance de l'écrivain dont la devise: « Nous-mêmes ou périr » était devenue le mot d'ordre de la littérature nationale, n'avait pu être célébré durant la guerre. Il le fut fastueusement quelques mois plus tard, et, le 17 juin 1945, une plaque commémorative était apposée chaussée d'Ixelles sur la maison natale de Camille Lemonnier.

A cette manifestation, présidée par Eugène Flagey, bourgmestre d'Ixelles, assistait Marie Lemonnier, la fille du Maître, ainsi qu'une délégation de l'Association des Ecrivains belges. M. Georges Dopagne, secrétaire de l'Association, attira l'attention du bourgmestre sur le fait que

cet important organisme, constitué en 1922 et réunissant près de 300 membres, n'avait pas de local où tenir ses assises, organiser ses séances et poursuivre ses activités en répondant efficacement à ses besoins d'expansion et de diffusion des lettres belges de langue française.

Avoir une maison! Quelle expression peut mieux répondre à ce besoin d'intimité familiale des Belges qui, dès qu'ils se groupent, réclament un toit où recréer l'ambiance accueillante et chaude du « chez soi ». Avoir une maison! Rien ne peut représenter plus concrètement cet idéal de travail en commun et d'entraide dont les corporations séculaires ont donné tant d'admirables exemples.

Et le miracle s'accomplit! Voulant couronner par une œuvre durable les cérémonies du centenaire de Camille Lemonnier, le bourgmestre Eugène Flagey obtenait de Marie Lemonnier qu'elle légât à la Commune d'Ixelles l'ensemble des documents et objets ayant appartenu à son père, et qui constitueraient le Musée Camille Lemonnier. Ce musée serait établi dans une belle maison patricienne datant de 1890, propriété communale, et qui deviendrait

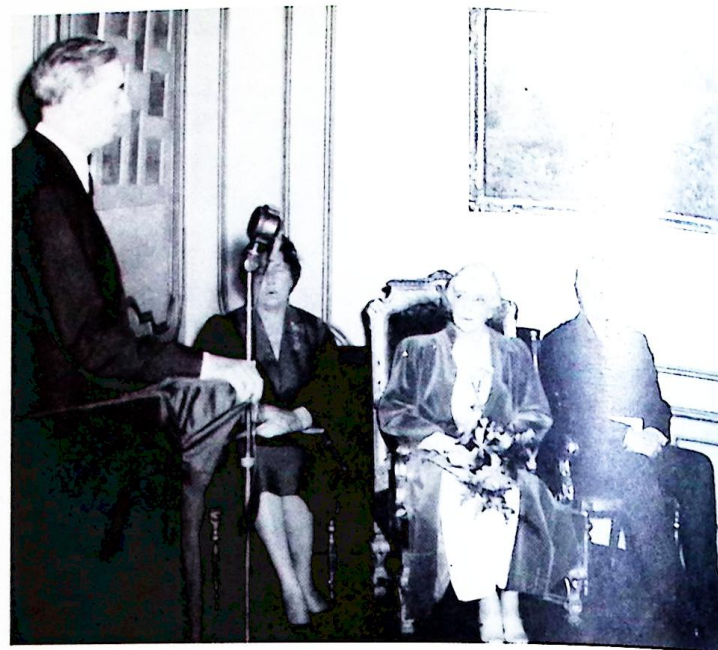
également le siège de l'Association des Ecrivains belges pour toute la durée de son existence. C'est ainsi que le 15 septembre 1946 était inaugurée la Maison Camille Lemonnier — Maison des Ecrivains, en présence de la reine Elisabeth, de nombreux écrivains belges et d'illustres écrivains étrangers tels que Jules Romains et Roland Dorgelès.

Vingt ans ont passé! Le Musée Camille Lemonnier est un havre consacré non seulement au grand écrivain, mais encore à toute la littérature belge de langue française du XIXe siècle dont il fut l'un des plus dignes et des plus célèbres représentants.

Le cabinet de travail du Maître a été scrupuleusement reconstitué par les soins de sa fille Marie. Ses manuscrits, ses ouvrages luxueusement reliés, ses bibliothèques, ses objets personnels, les tableaux, dessins et sculptures ornant sa maison de la rue du Lac voisinent avec les lettres, les livres, les autographes que Camille Lemonnier recevait de l'élite intellectuelle du moment. Et des noms se répètent: Jef Lambeaux, Théo Van Rysselberghe, Victor

Cabinet de travail de Camille Lemonnier





10^e anniversaire de la Maison Camille Lemonnier
Sa Majesté la Reine Elisabeth écoutant le discours de Monsieur
Gérard Bauër de l'Académie Goncourt.

Hugo, Alphonse Daudet, Emile Verhaeren, Maurice Maeterlinck, qui disent l'admiration et l'amitié dont l'auteur de « UN MALE » ne cessa d'être entouré.

Quant à l'Association des Ecrivains belges elle a fait de la Maison des Ecrivains le siège permanent de ses activités. Lors de son inauguration, Roland Dorgelès avait dit: « A une heure où le monde tremble encore du fracas de la guerre et interroge l'avenir d'un regard anxieux, il est réconfortant d'ouvrir les portes d'une maison qui sera un centre de recueillement, de travail fécond, de recherches désintéressées, qui sera le lieu d'asile d'hommes pour qui la force compte moins que l'esprit... Les canons passent, les œuvres restent, et il n'est pas d'obus qui rende dans l'histoire plus d'écho qu'un grand livre... »

En vingt ans, les travaux assumés par l'Association des Ecrivains belges, soutenue dans ses efforts par les instances supérieures et notamment par la Province de Brabant dont elle s'enorgueillit d'être un haut lieu, ont bien servi la littérature qui, durant des décades, fut dans notre pays la parente pauvre de l'Art national.

Les manifestations littéraires qui se sont déroulées dans les salons de la Maison des Ecrivains, ont en vingt ans rassemblé le florilège le plus important d'écrivains et d'amis des lettres en Belgique.

Les Soirées des Lettres belges, les réceptions d'écrivains ayant obtenu un prix littéraire, les manifestations d'hommage, les séances organisées également par de nombreux groupements littéraires tels que: la Libre Académie, le Thyrsé, l'Amicale des Ecrivains anciens Combattants et de la Résistance, le Club des Ecrivains, la bibliothèque, des expositions littéraires, la publication d'un bulletin périodique intitulé: « Nos Lettres », l'organisation des Journées

du Livre belge, telles sont quelques-unes des activités dont la Maison des Ecrivains est l'âme.

Bien des écrivains étrangers ont été également reçus sous ces lambris que veillent un buste d'Emile Verhaeren et la ravissante réplique du monument élevé à Charles De Coster sur la rive des étangs d'Ixelles. On y accueillit Jean Cocteau et Georges Bernanos, Gérard Bauër et Georges Duhamel, Henri Perrochon et Ilya Ehrenbourg, et tous proclamèrent leur admiration pour l'œuvre accomplie et avouèrent leur désir de posséder dans leur propre pays une semblable maison.

Vingt ans ont passé! L'Association des Ecrivains belges compte près de 450 membres dont 90 femmes, et si les manifestations du vingtième anniversaire raniment le souvenir des grands disparus, elles témoignent aussi la pérennité de la littérature belge et son épanouissement.

D'éminents écrivains tels que M. Maurice Genevoix, secrétaire perpétuel de l'Académie française, M. Pierre-François Caillé, vice-président de la Société des Gens de Lettres de France, M. Henri de Ziegler, recteur honoraire de l'Université de Genève entourant M. Wigny, ministre de la Culture française soulignèrent la primauté des œuvres de l'esprit en ces temps où l'empire de la technique a besoin qu'on lui oppose le rempart des livres. Comme il y a vingt ans, c'est sous l'égide des noms illustres de notre littérature que se plaça cet anniversaire, celui de Charles De Coster qui, il y aura un siècle, l'an prochain, publia Thyl Ulenspiegel, d'Emile Verhaeren dont on vient de commémorer le 27 novembre le cinquantième anniversaire de la mort tragique et de Camille Lemonnier qui affirma sans cesse: « j'ai vécu avec ténacité la vie des gens de mon pays ».



Bruxelles - Noël dans la cité

Photo le Berrurier



Une étoile de première grandeur en Brabant

par A. SACCASYN
Inspecteur général
des Ponts et Chaussées

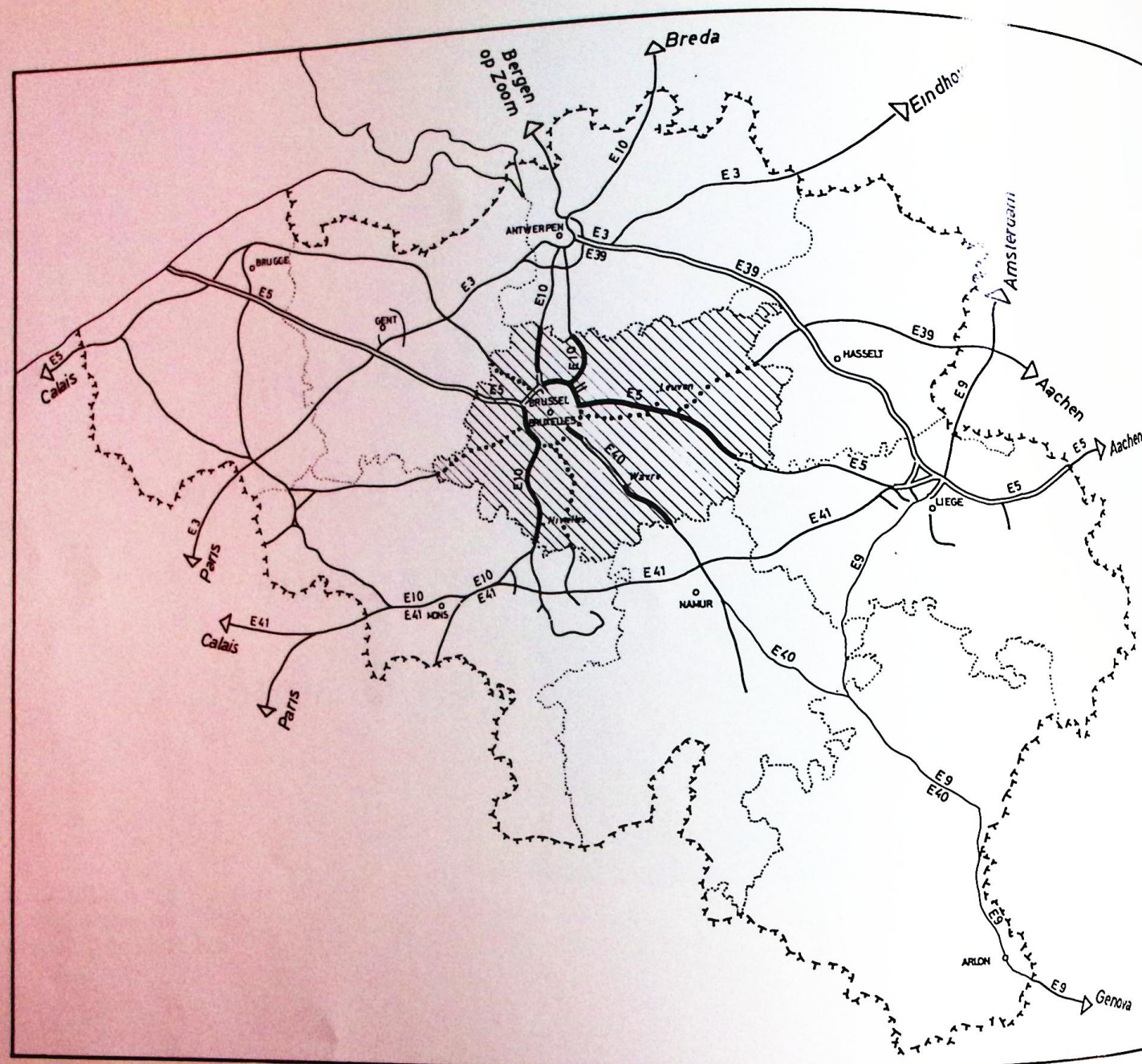
On appelle « étoiles » des objets lumineux par eux-mêmes, brillants par les radiations émanant de sources d'énergie internes; on les classe notamment en fonction de leur grandeur, qui est aussi celle de leur brillance.

Le soleil est l'étoile que nous connaissons le mieux et nous sommes ac-

coutumés à le représenter par un noyau de forme arrondie duquel partent des rayons multiples.

Que le lecteur se rassure; la Fédération Touristique du Brabant est certes ambitieuse, mais pas au point d'en traîner ses lecteurs dans l'univers sidéral; un peu d'astronomie ne serait sans doute pas malvenu dans sa re-

vue bimestrielle. On pourrait y vanter le climat brabançon, ni trop chaud ni trop froid, mais juste assez parfait pour observer les étoiles, mais ce n'est pas davantage de cela qu'il s'agit; il y a aussi des étoiles sur terre et Paris, avec son Etoile et son Arc de Triomphe, est là pour nous rappeler le sens qui veut être donné au titre de cet article.



Les autoroutes dans la province de Brabant

En service ———

Prévu au programme ———

Autoroutes projetées 1967-1971

Autoroutes	Km. en service	Prévus au programme 1967-1971	Projetés	Population 1964:
Ring				
Bruxelles — Ostende	7	22	14	Brabant 2.052.000 (chiffres ronds) Royaume 9.322.000 % Brabant 22 %
Bruxelles — Boom — Anvers	15	—	—	
Bruxelles — Malines — Anvers	2	11	—	
Bruxelles — Liège	—	11	—	Véhicules 1964: Brabant 365.000 Royaume 1.380.000 % Brabant 26 %
Louvain — Genk	—	47	—	
Bruxelles — Namur	15	22	23	
Tervuren — Louvain	—	—	14	
Bruxelles — Charleroi	—	—	26	
Bruxelles — Mons — Paris	—	28	27	
Bruxelles — Tournai	—	—	—	
Bruxelles — Zaventem	5	—	—	
	44	141	104	

Cette étoile de Paris existe sur les plans et dans la réalité, tandis que celle dont il sera question ci-dessous n'est encore qu'un projet, heureusement plus qu'embryonnaire.

L'étoile qui sera décrite est celle formée par les diverses autoroutes qui intéressent le Brabant; elle est bien l'image d'un soleil qui intéresse notre pays et en particulier le Brabant, puisque c'est en son cœur qu'est situé le rond d'où partent les rayons.

Et lorsque cette figure est qualifiée de « première grandeur », c'est sans exagération; c'est ce que nous voulons montrer dans les lignes qui suivent.

Un coup d'œil à la figure ne peut être que convaincant. Du ring de Bruxelles, dont un tronçon seulement est réalisé depuis quelques années entre Grand-Bigard et Strombeek, partent (ou plus exactement partiront) onze autoroutes interurbaines, y compris celle conduisant à l'aéroport national de Zaventem.

Plusieurs de ces autoroutes font partie d'itinéraires européens marqués du sigle « E ».

Cinq branches sont des « grandes routes de trafic international », selon la dénomination du Comité des transports de la Commission économique pour l'Europe, des Nations-Unies; il s'agit de:

- Bruxelles — Ostende: E5
- Bruxelles — Aix-la-Chapelle: E5
- Bruxelles — Paris: E10
- Bruxelles — Amsterdam: E10.

Actuellement, cet itinéraire Bruxelles — Amsterdam, via Anvers, se subdivise en deux routes, l'une via Boom, l'autre via Malines; c'est l'autoroute Bruxelles — Malines — Anvers qui sera la première une véritable autoroute sur toute sa longueur, tandis que Bruxelles — Boom — Anvers (actuellement route 1 bis) sera modernisée au fur et à mesure.

De plus, Bruxelles — Namur porte le sigle E40 et fait partie de l'embranchement Bruxelles — Bastogne du réseau international.

Le tableau ci-contre donne quelques précisions chiffrées sur l'importance du réseau d'autoroutes intéressant le Brabant; il renvoie à la légende de la carte (les longueurs des radiales sont comptées à partir du grand ring et les Km. sont arrondis à l'unité).

La longueur totale d'autoroutes intéressant le Brabant est donc de: 44 + 141 + 104 = 289 km.

Or, la longueur totale du réseau d'autoroutes établi pour la Belgique est de 1.645 km.; le Brabant comportera donc 18 % du réseau autoroutier futur.

Ce chiffre est à mettre en regard de deux autres, c'est-à-dire celui de la population du Brabant par rapport à celle du Royaume et celui du nombre de véhicules immatriculés dans cette province par rapport à l'ensemble du pays; voir ces chiffres, ci-contre.

On pourrait bien entendu conclure hâtivement que le réseau autoroutier

prévu pour le Brabant est en-dessous de la part que ses pourcentages de population et de véhicules devraient lui donner. Ce raisonnement serait faux car il conduirait à ignorer le fait de la position centrale de la province, son caractère « compact » la mettant à proximité immédiate de 6 des 8 autres provinces.

En réalité, on peut dire que le Brabant disposera d'un réseau autoroutier en rapport avec l'importance de sa population (environ un cinquième de celle du Royaume) et de son parc automobile (environ un quart de celui du pays).

Certains, animés d'un sentiment de justice distributive très poussé, ont cherché à établir des formules de répartition des crédits destinés à l'infrastructure des diverses provinces, qui tiendraient compte d'une série de facteurs tels que: population, parc automobile, superficie, revenu, etc.

Les coefficients à attribuer aux divers facteurs sont cependant difficiles à fixer; cette méthode, séduisante a priori, ne tient pas compte de certaines réalités; par exemple, on devrait attribuer à la province de Luxembourg une part de crédits destinés aux voies navigables et aux ports; ce système tient plus de l'épicerie que de l'aménagement rationnel du territoire. Cette petite diversion sur les crédits étant faite, revenons à notre étoile du Brabant; on peut constater que le programme 1967-1971, qui ne comporte

E40 — Rosières — Pont 12



pas moins de 141 km d'autoroutes nouvelles autour de la capitale, va encore accentuer rapidement le caractère central et la position remarquable qui caractérisent cette province.

Dans une publication de la Fédération Touristique, il est normal, d'autre part, de souligner combien la création d'autoroutes est bénéfique au tourisme et combien ces nouvelles artères sont utiles à la découverte de régions proches et si souvent inconnues; nombreux sont les automobilistes qui ont véritablement découvert un Brabant wallon inconnu depuis que l'autoroute

allant de Notre-Dame-au-Bois à Wavre a été ouverte à la circulation; il en sera de même, demain, de régions également peu connues dans d'autres parties du Brabant.

A cet égard, l'Administration des Ponts et chaussées s'est efforcée de donner à ces nouvelles autoroutes un caractère esthétique; leur tracé s'intègre dans le paysage et les multiples plantations, inspirées du « Plan Vert » du département, accentuent le caractère naturel des nouvelles artères; il faut demander aux automobilistes encore un peu de patience, car les plantations

ne sont pas terminées et n'ont pas encore atteint leur plein épanouissement.

Il faut aussi que l'armement de patience jusqu'à ce que le plan de 1967-1971 soit achevé; les plans sont prêts, la volonté de les réaliser existe, le Fonds des Routes existe aussi, mais tout comme Rome n'a pas été fondée en un jour, l'étoile du Brabant ne se formera que peu à peu.

Donnons-nous rendez-vous en 1972, par exemple; ce n'est pas si loin, et d'ici là le visage de la province se sera encore embelli.

Quelques souvenirs sur la grande boucherie de Bruxelles

par Pierre GIRAUD

UN vaste bâtiment où l'on débitait de la viande, dressait dès 1270, ses murs le long de l'importante voie qui, du centre de Bruxelles, filait vers le Coudenberg. Le long de l'actuel Marché-aux-Herbes, là où s'élève aujourd'hui une impressionnante construction à arcades, il constituait un édifice circonscrit d'autre part par la rue des Harengs, la rue du Poivre et la rue Chair-et-Pain. On l'appela la Grande Boucherie. Son nom dit assez son affectation. Avec la Petite Boucherie, située près de l'église Saint-Géry, c'était le principal débit de viande dans le Bruxelles d'autrefois.

Durant deux cent cinquante ans, la vie y battit son plein. Or, en 1513, la Grande Boucherie menaça ruine. Il fallut la démolir. Marguerite de Parme en autorisa la réédification au même emplacement, c'est-à-dire derrière la Broodhuys (actuelle Maison du Roi). La princesse avait mis toutefois une condition à cette reconstruction: les propriétaires devaient consentir à intervenir dans les frais, à concurrence de deux mille florins du Rhin. La somme était importante. Entre bouchers, les conciliabules furent longs, nombreux, souvent très animés. Bref, nos gens acceptèrent parce que le maintien de l'emplacement — capital — constituait, pour le débit des viandes, une assurance certaine de vente. L'expérience le prouvait. D'aucuns prolongèrent certaines tractations. Enfin, on parvint à s'entendre. Et les travaux commencèrent. Ils furent longs, eux aussi. En effet, ce n'est qu'après un gros demi-siècle d'attente qu'eut lieu, le 27 janvier 1567, l'inauguration des nouveaux bâtiments. Tout y était — pour l'époque — moderne et accordé aux règles de l'hygiène. D'ailleurs, l'Etat qui était le véritable propriétaire de l'immeuble, vu les capitaux considérables qu'il y avait investis, veillait scrupuleusement à la stricte application de la loi.

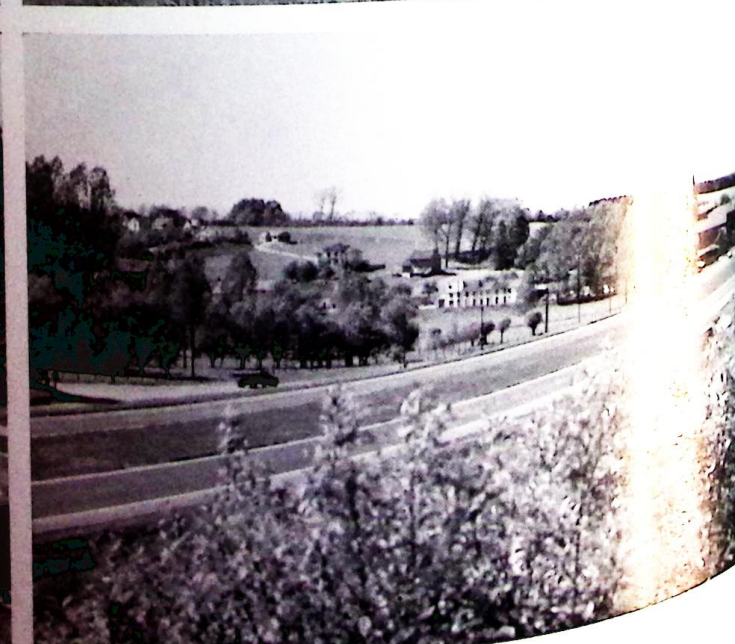
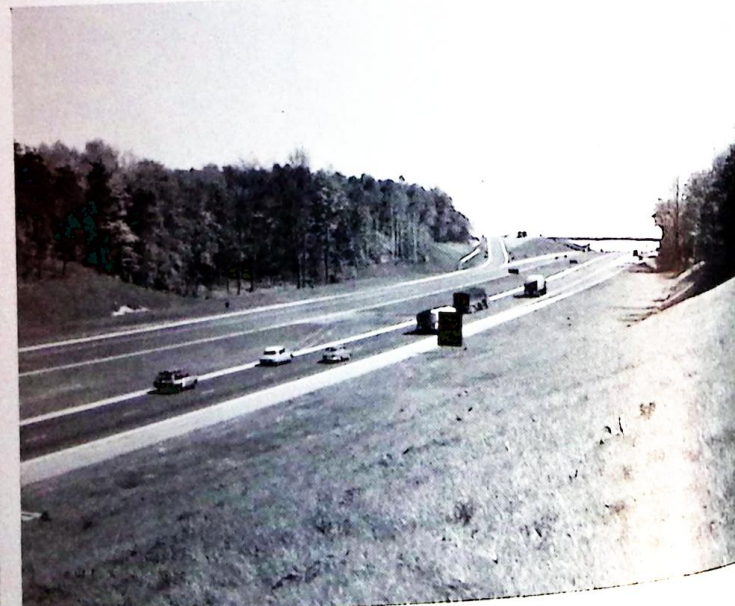
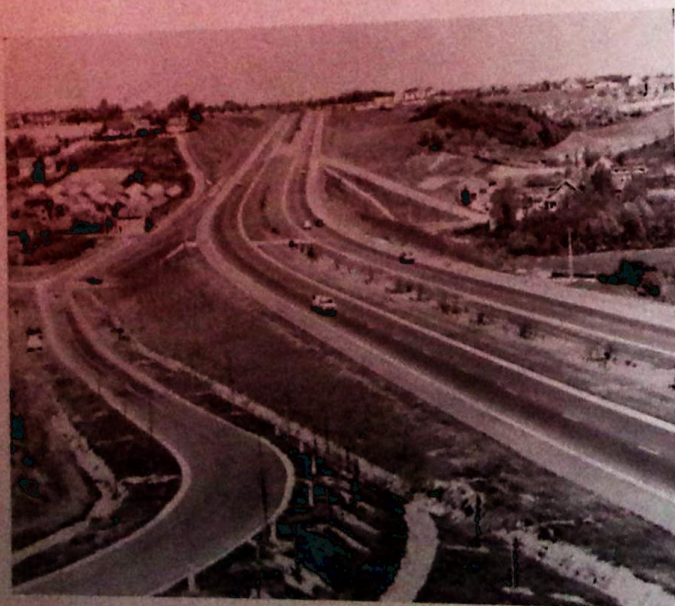
Mais un nouveau malheur devait s'abattre sur la Grande Boucherie. Les 13 et 14 août 1695, des hauteurs d'Anders-

lecht, le maréchal de Villeroi bombardait Bruxelles. De la rue de la Montagne jusqu'à la place Saint-Géry notamment, il n'y avait que des ruines. Seule, comme par miracle, au milieu de ces pierres écroulées et calcinées, la tour de l'hôtel de ville se dressait dans le ciel. Au cours du bombardement, la Grande Boucherie avait, elle aussi, été touchée à mort. Les bouchers ne se découragèrent pas. Sous la direction de l'architecte bruxellois Guillaume De Bruyne, de nouveaux murs s'élevèrent bientôt. A front de la vieille artère, une belle façade flambant neuf, moins de deux années après le désastre, s'offrait aux regards émerveillés des passants. Elle avait grande allure, avec ses huit pilastres et chapiteaux ioniques supportant l'entablement. Les armoiries dorées et coloriées de Charles II d'Espagne s'y trouvaient insérées. A hauteur de la corniche, on avait assis une grande vasque en cuivre rouge. Devant l'édifice, se trouvait un perron conduisant au rez-de-chaussée sur-élevé. Les murs appartenaient à l'Etat. Telle un damier, l'aire se divisait en cent petits carrés correspondant chacun à un étal. Trois ruelles ou « roten », séparaient les étaux. Il y avait d'abord la « Heerenrote » ou allée du seigneur, en souvenir des droits primitifs du prince sur la halle aux viandes. Puis, la « Middenrote » ou ruelle centrale. Enfin, la « Futselrote », bordée d'étaux où se vendaient des triperies, des déchets de viande, ainsi que des morceaux de qualité inférieure. Le plus curieux, c'est que chaque étal constituait un alleu, c'est-à-dire une propriété pleine et entière, « ne relevant que de Dieu et du soleil ». L'alleu appartenait en propre au boucher et se transmettait par voie héréditaire: de père en fils. Précisons enfin que les petites maisons qui encerclaient la Grande Boucherie — on en comptait surtout du côté de la rue du Poivre — étaient des biens personnels, ne relevant ni des murs, ni des étaux.

37

▼ E40 — Overijse
▼ E40 — Rosières St.-André

▼ E40 — Bierges
▼ E40 — Rosières St.-André



Votre table et son décor!

par Alice DE VYVER

Bien boire et bien manger, c'est essentiel: nous sommes tous d'accord à ce propos.

Ce qui l'est également, c'est l'ambiance qui, chaque jour, se recrée autour d'une table, c'est le décor qu'une maîtresse de maison parvient à renouveler sans cesse.

Lui aussi est important.

Puisque de lui dépend notre agrément. Une nappe impeccable, des fleurs fraîches, des cristaux délicats, de la porcelaine bien choisie, de l'argenterie qui miroite: autant de détails qui plaisent aux yeux, autant d'éléments qui ajoutent au plaisir d'un repas.

N'est-ce pas votre avis?

TOUT UN ART!

Sans doute, n'avons-nous pas journalièrement l'occasion de mettre à profit la jolie vaisselle, les verres originaux, les couverts traditionnels que nous possédons.

Est-ce une raison pour abdiquer toute individualité? Pour bâcler un déjeuner? Pour renoncer au moindre décorum?

Quelle erreur ce serait. Quelle faute envers nos proches. Quel dommage pour nous-mêmes.

En hiver, les occasions sont plus nombreuses et le souci de bien recevoir

plus tenace qu'en été. Chez soi, dans la tiédeur d'une pièce judicieusement éclairée, l'art de dresser une table prend une valeur différente.

Tout est prétexte à raffinement.

Le choix du menu, d'abord.

La façon de le présenter, ensuite.

La couleur du nappage, le style du service, la disposition des fleurs et des fruits, l'harmonie d'un tout, auquel seront sensibles les invités, doit nous inciter à trouver toujours mieux, à interpréter, selon une optique personnelle, certaines suggestions du moment.

APPARAT

Quelle impression cela fait-il de manger dans la vaisselle d'un roi? Ou d'une reine, en l'occurrence.

Pour le savoir, il suffit de tenter l'expérience grâce à ce service en Limoges, proposé par Bernardeaux et spécialement exécuté pour S.M. la Reine Elisabeth d'Angleterre, à l'occasion de sa visite à Paris, en avril 1957.

D'autres commentaires seraient superflus. L'illustration est explicite et vous convaincra de la délicatesse de cette vaisselle, ici exécutée en tons ivoire et or. (Palais du Cristal).



TABLE RONDE

Ronde et précieuse, la nappe qui recouvre ici cette table d'acajou est réalisée en dentelle tergal blanche (à mettre sur fond ciel, rose ou jade), accompagnée de serviettes assorties.

(Dognin.)

LA PAUSE CAFE

Pourquoi ne pas transformer en rite, une habitude?

A condition de donner à la « pause », un aspect sympathique et raffiné, un décor renouvelé.

Thé ou café?

Peu importe. Ce qui compte c'est la manière de présenter, sur un plateau d'argent, les accessoires traditionnels. Encore que ceux-ci rompent avec le passé. Leur forme imprévue, leur anse de vannerie, leur style résolument moderne sont destinés à plaire et à se faire remarquer. (Christofle chez Buss)





VIF ARGENT

La mode vestimentaire est actuellement placée sous le signe de l'argent. L'argent-couleur. L'argent-métal. Pour recevoir agréablement sinon pour apparenter votre décor aux robes des invitées, pourquoi ne pas éclairer la table d'une paire de superbes chandeliers?

L'élégance du repas s'en trouvera décuplée. Surtout si vous choisissez des éléments de style Louis XIV, aux lignes précises, au format idéal. (Créations Wolfers Frères.)

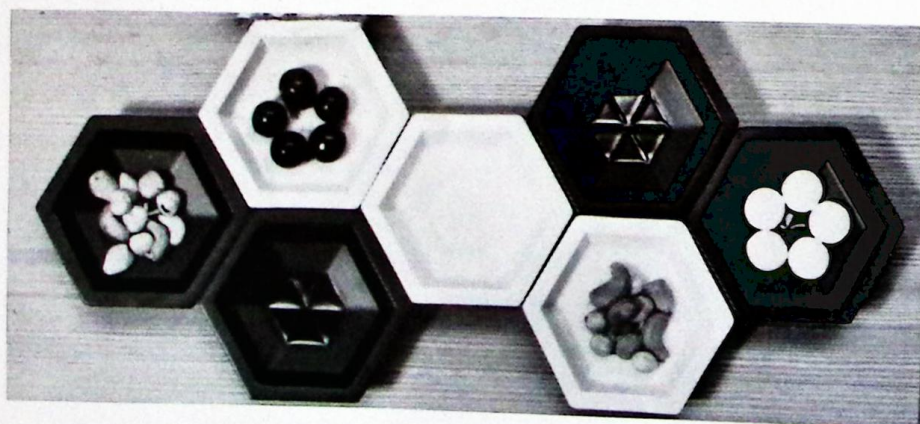
DECOR GIVRE

Un nouveau cristal?

On dirait plutôt une nouvelle manière de le traiter, puisqu'il ajoute à sa limpidité initiale un travail de ciselure à chaud, particulièrement réussi.

Pourquoi cette technique?

Pour accentuer le relief et mieux réfléchir la lumière qui s'accroche littéralement aux surfaces érodées, sinon valoriser la forme pure qu'elle agrmente. (Daum.)

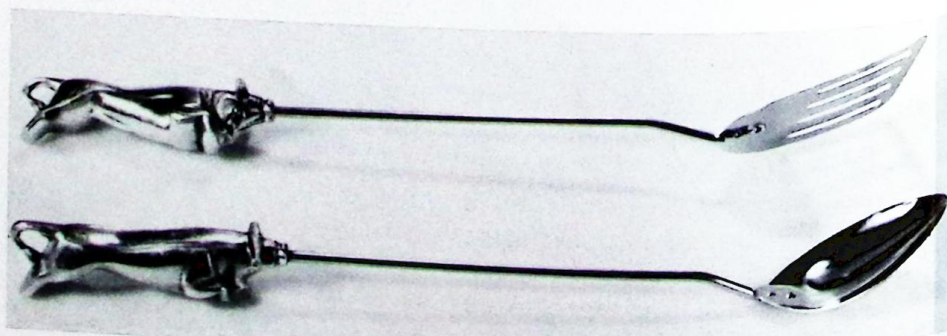


NOIR ET BLANC

A l'heure de l'apéritif, sinon pour la fondue bourguignonne, ces petits ravers qui se juxtaposent les uns aux autres, seront appréciés. Travaillés en porcelaine, ils vous permettent d'en jouer comme d'un puzzle pour renouveler agréablement le décor de vos tables, grandes ou petites. (Wiskemann - Studio.)

BARBECUE

Même en hiver, la mode des barbecues s'intensifie. Les grillades, les brochettes, et tant de préparations savoureuses le seront bien davantage si le cordon bleu se sert d'un couvert adéquat tout pareil à celui-ci, surmonté d'un sujet opportun. (Sarma-Lux.)



POT-AU-FEU

Manger à la « bonne franquette », c'est souvent gai. Cela détend. Cela repose des contraintes quotidiennes. Cela permet à la maîtresse de maison de préparer des recettes faciles, de servir des potages fumants, de réconforter les convives par un décor champêtre. A l'image de celui-ci, opposant à la nappe rustique, un plateau de porcelaine et son bol assorti. Tandis que des verres à pied, de ligne similaire, parachèvent l'ensemble. (Rosenthal.)

AUX CHANDELLES

Le dîner aux chandelles crée indiscutablement une ambiance douce et chaleureuse. Il faudrait en organiser plus souvent. D'autant plus que les bougies ont acquis plus de diversité, de fantaisie.

Hormis les multicolores (découpées en tranches napolitaines), il existe des bougies-tulipes, des lanternes chinoises, des chopes de bière, des bûches, des bougies-bowling (en forme de quilles) et bien d'autres variétés que vous aurez plaisir à découvrir et essayer. (Bon Marché)



MILLE FLEURS

Mille fleurs c'est beaucoup. Mais voyez quelle harmonie, quelle diversité dans la composition de ce milieu de table qui réjouit l'œil des invités. Cherchez les couleurs. Nous y tenons des roses (évidemment), des tulipes et puis plusieurs autres, enfin, dénommées: Carole, Ivy, Zorina, etc. Nous y découvrons aussi des cyclamens, des iris jaunes et blancs, des iris bleus, des œillets pourpres, des chrysanthèmes champagnes, des lions, bref tout un jardin merveilleux capable, lui aussi, de transformer l'ambiance et le style d'un dîner. (Janina.)

(voir début page 2)

lais, de nos jours la création artistique se heurte à des conditions économiques difficiles, comme si elle subissait encore l'emprise de ces maîtres forges qui, au XIX^e siècle, ont dé-

Le vase, protecteur du liquide précieux, demeure dans le foyer d'aujourd'hui pour recevoir des fleurs ou simplement pour lui donner la présence d'une forme heureuse même si la matière a changé. Le bijou durera autant que l'homme voudra séduire ou remercier. La cuiller, la fourchette, les objets de la vie quotidienne pourraient être comme autrefois des objets accomplis; certaines peuplades détruisent ces objets quand ils ne sont pas beaux, c'est-à-dire quand l'artisan n'a pas accompli sa tâche rituelle qui est de plaire

Dès que l'homme aura retrouvé le sens sacré de l'incarnation dans les belles matières — le bois, la pierre, la laine

Voilà pourquoi il est à la fois une libération intime et l'exploration de pays

C'est ainsi que nous organiserons le milieu créateur d'une personnalité, que

Le désir de l'Office est également, au travers des métiers d'art, de pratiquer une politique d'interprovincialisme afin



est à une synthèse de besoins, à une synthèse de perceptions et de sensations qu'est voué l'artiste créateur. L'art de vivre n'est-il pas, pour chacun de nous, de rechercher précisément les objets qui conviennent à sa propre personnalité, parce qu'ils sont person-

Entre l'Office, son secrétariat, et

[illegible]



Verdure caractéristique du XVI^e siècle, paysage avec oiseaux.

Audenarde

ville pilote

par J. V. H.

Le tourisme a pris au cours de ce dernier quart de siècle une part de plus en plus considérable dans notre société moderne tandis qu'au XIX^e siècle, la littérature touristique, avec ses récits de voyage exotiques, était considérée comme un délassement pour personnes privilégiées. Quant au tourisme de nos jours il incite chacun à découvrir non seulement l'étranger, mais aussi à mieux connaître son propre terroir.

C'est sous ce signe que le Commissariat Général au Tourisme a proclamé pour cette année les villes d'Audenarde, de Tongres, de Nivelles et de Stavelot-Malmédy comme cités touristiques pilotes.

Située en bordure de l'Escaut, Audenarde signifierait débarcadère ou quai de déchargement. Le berceau de l'ancienne cité moyenâgeuse se trouve entre le « Petit Marché » — dont les vieux pignons sont aujourd'hui menacés par une nouvelle route — et le cours de l'Escaut.

La maison où naquit Marguerite de Parme, au coin du vieux « Garenmarkt » se trouve à proximité de la « tour Baudouin », « Turris Aldenardensis », érigée au XI^e siècle par Baudouin IV, comte de Flandre.

Charles Quint est considéré comme étant un des principaux personnages de l'histoire d'Audenarde, tant du point de vue de la « grande » histoire que de la petite...

On vous racontera ainsi non sans malice ni fierté des anecdotes au sujet des amours juvéniles du grand empereur avec Jeanne Van den Gheynst, fille d'un tapissier de Nukerke, dont fut issue Marguerite de Parme, la régente bien-aimée des Pays-Bas.

Avant l'avènement de Charles Quint, on avait assisté au déclin des seigneurs et à la montée des communes. Rares sont les épisodes de la lutte sanglante pour le pouvoir qui s'est déroulée pendant des siècles sur le sol des Flandres, sans que la ville d'Audenarde

n'y ait joué un certain rôle. Dès son origine, la ville mena sa politique propre, tantôt contre le Comte de Flandre, tantôt contre les puissantes capitales des Flandres. Au XIV^e siècle la ville subit quatre sièges, un blocus et une occupation gantoise. Tout au long de son histoire elle accueillit les personnages illustres: les Van Artevelde, Jean sans Peur, Philippe le Bon, Charles le Téméraire, Maximilien d'Autriche, Marie de Bourgogne, etc...

Centre commercial à son origine, Audenarde devint surtout célèbre dès le XV^e siècle par son industrie de la draperie et de la tapisserie, qui eut une réputation mondiale jusque vers le XVIII^e siècle.

Ses lissiers révolutionnèrent l'art de la tapisserie en représentant les premiers des arbres, des arbustes et des frondaisons, ce qui valut à ces tapis le nom de « verdure ». A côté de ces « verdure », on trouve dès 1475 des tapis évoquant des sujets de la mythologie et de l'histoire antique.

En 1539 le bailli d'Audenarde estima qu'il y avait plus de 14.000 personnes qui vivaient du métier de la tapisserie à Audenarde. Voulant posséder un hôtel de ville, qui serait un témoignage de son opulence, de son dynamisme et de son raffinement, les meilleurs architectes de l'époque furent contactés, et ce furent finalement Henri Van Pee et Guillaume de Ronde de Bruxelles, qui édifièrent le prestigieux monument, dont la construction dura près de dix ans (1526-1536).

Parmi les autres curiosités de la ville citons: la Halle aux Draps (XIII^e s.), transformée en musée; la Fontaine Royale, construite avec l'aide financière de Louis XIV; l'église **Ste Walburge**, dont le chœur et les nefs en pierre bleue datent des XIII^e et XIV^e siècles; l'église **de N.D. de Pamele**, une des plus belles constructions du style de transition romano-gothique; l'hôpital **Notre Dame**, institution remontant au

XVI^e siècle; le béguinage à l'entrée de la ville; l'abbaye **du Val des Vierges**, dont l'origine se situe en 1233; la **fontaine Louise-Marie**, érigée à la mémoire de notre première Reine; le **Château de Bourgogne**, dernier vestige d'un ouvrage de défense que Philippe le Hardi construisit sur l'Escaut. Cette intéressante construction, devenue par la suite le « pied-à-terre » des ducs de Bourgogne, est hélas menacée de démolition afin de permettre une rectification du cours de l'Escaut; la **fontaine de la Place des Jésuites**, qui commémore la révolution de 1830; le **monument Tacambaro**, élevé à la mémoire des volontaires belges tombés au Mexique; la **Maison de Marguerite de Parme** et la **Tour Baudouin**, dont nous avons parlé plus haut; le collège **Ste Marie**, autrefois châtelainie d'Audenarde; le **château** et le **parc** offerts à la ville par le baron Liedts.

Sise à l'entrée des Ardennes flamandes, la vieille cité constitue aussi un centre d'excursions et de promenades. On peut également y visiter les ateliers de plusieurs artistes: Jules Boulez, Tussenbruggen; Pierre Devos, Devosstraat; Rigo Haeck, G. Lobertstraat; Robert Herberigs — qui est également compositeur — Tacambaro; André Tahon, Kerselare; Suzanne Thienpont, Kasteelstraat; Ernest Vanden Driesche, Nestor de Tièreststraat et Marie-Thérèse Verschraeghen, Hoogstraat. Dans le cadre des manifestations organisées à l'occasion de la proclamation d'Audenarde comme cité touristique pilote, il faut, enfin, souligner l'intérêt qu'a suscité la double exposition: « Art religieux et profane dans le pays d'Audenarde » et « Peintres contemporains audenardois », et qui s'est tenue, cet été, à l'ombre de la vénérable abbaye du Val des Vierges.



La porte de la sol

Une des trois portes (Val des Vierges).

... Cotisations pour 1967 : 150 F.

L'augmentation sensible des frais d'édition et d'impression, jointe à notre volonté déterminée d'améliorer encore la tenue scientifique et culturelle de notre revue, ainsi que la qualité de sa présentation et de son iconographie, nous obligent à porter, pour l'année 1967, le montant de la participation de nos membres, à 150 F. (pour l'étranger: 170 F.)

L'abonnement prenant cours à compter du 1er janvier, nous prions nos affiliés de bien vouloir songer, dès à présent, à renouveler leur cotisation en versant, de préférence, avant le 15 décembre prochain, ladite somme de 150 F. (ou 170 F.) au C.C.P. 3857.76 de la Fédération Touristique du Brabant. De cette manière, ils éviteront le désagrément d'une interruption dans la livraison de notre périodique.

Nous rappelons, par la même occasion, à nos lecteurs qu'il leur est toujours possible de souscrire un abonnement combiné, formule qui leur assure le service des deux éditions (française et néerlandaise) de notre revue. Il leur suffit, à cet effet, de verser la somme de 250 F. (pour l'étranger: 290 F.), à notre C.C.P. 3857.76.

Merci d'avance.

... La commune de Saint-Gilles vient de créer un Prix de Littérature

Un prix quinquennal de littérature, d'un montant de 25.000 Fr., a été institué par le Conseil communal de Saint-Gilles-lez-Bruxelles. Ce prix sera réservé en 1966 aux écrivains de langue française.

Les concurrents doivent être de nationalité belge, nés à Saint-Gilles, ou y habiter depuis un an au moins à la

date de la clôture des inscriptions, fixée au 1er décembre 1966.

Peuvent participer au concours, toutes les œuvres littéraires, sans distinction de genre, manuscrites ou publiées depuis trois ans au plus à la date de clôture des inscriptions.

Les auteurs ne peuvent présenter qu'une seule œuvre, non primée antérieurement à un concours.

Les manuscrits dactylographiés et revêtus de la signature de leur auteur, ainsi que les œuvres publiées après le 1er décembre 1963, doivent être déposés au plus tard le 1er décembre 1966, en triple exemplaire, à l'administration communale de Saint-Gilles, service de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, place Maurice Van Meenen, où les intéressés peuvent prendre connaissance du texte complet du règlement de ce concours.

... Le Jardin botanique de l'Etat a fixé comme suit ses jours et heures d'ouverture :

A) **A BRUXELLES** (236, rue Royale)
Le **Musée** est ouvert gratuitement du lundi au vendredi, sauf les jours de fêtes légales, de 9 à 12 h et de 14 à 17 h. Il comprend des échantillons de bois provenant de toutes les parties du monde, des dioramas de la végétation du Ruwenzori, des vitrines sur le chêne-liège, sur le curieux Welwitschia, etc.

La **Bibliothèque** est ouverte au public du lundi au vendredi, sauf les jours de fêtes légales, de 9 à 12 h et de 14 à 17 h. Elle renferme de nombreux livres et périodiques botaniques, ainsi que des fichiers spécialisés.

Les **services de recherches** et les riches **herbiers** sont accessibles avec l'autorisation de la direction.

B) **A MEISE** (Domaine de Bouchout)
Le **Palais des Plantes**, édifié au domaine de Bouchout transformé en Jar-

din botanique, est dorénavant ouvert au public les dimanches et jours fériés, de 14 à 18 h, pendant la saison touristique. Il est aussi accessible, et cela pendant toute l'année, les quatre premiers jours ouvrables de la semaine, de 14 à 17 h.

En semaine, les visites ne se font que par groupes de 5 personnes au moins (réunion dans la cour du château).

Rappelons que le Palais des Plantes est un complexe de serres abritant des plantes tropicales et subtropicales, groupées par régions géographiques. Un droit d'entrée de 10 F par personne y est perçu; une réduction de 50 % est accordée aux groupes scolaires, ainsi qu'aux enfants de 12 à 15 ans accompagnant des personnes adultes. Entrée gratuite pour les moins de 12 ans.

Le **parc** du Jardin botanique, aux nombreux arbres remarquables, est accessible gratuitement tous les jours, de 9 h au coucher du soleil.

Voies et moyens d'accès: Pour aller de Bruxelles à Meise, prendre l'autoroute d'Anvers jusqu'à l'entrée du village de Meise, ou le vicinal L (départ: Place Rogier) ou l'autobus H (départ: gare des autobus, au Centre Rogier). Demander l'arrêt du Jardin botanique, Château de Bouchout. Durée du trajet en autobus ou en tramway: 25 minutes. Variantes pour automobilistes: Avenue de l'Exposition Universelle, Wemmel, Rue Robberechts et le Zijk, ou encore: Avenue de l'Exposition Universelle, Chaussée Romaine et l'Avenue de Meise.

... L'Association « La Faune Marine » expose ses collections à Bruxelles

Animée avec autant de dynamisme que de compétence par son distingué président, le Colonel Decarpentrie et son dévoué secrétaire, Yves Rouget, l'association belge « La Faune Mari-

ne », qui groupe une centaine de membres effectifs, recrutés principalement dans les milieux artistiques, organise à Bruxelles, pour la sixième fois, depuis sa fondation, en 1960, une exposition consacrée au monde étrange et captivant qui peuple nos mers et océans.

Le but de cette exposition annuelle est à la fois didactique et préventif, en ce sens que cette exhibition tend, d'une part, à familiariser le grand public avec les nombreux organismes qui croissent sous l'eau, et d'autre part, à prémunir ce même public contre les réels dangers que présentent certaines espèces, qui, si l'on excepte la vive, n'appartiennent pas à nos grèves, mais peuvent surprendre le touriste non averti qui s'aventure sur les rivages lointains.

Dans cette double optique, le groupement a réuni un ensemble absolument unique de coquillages en provenance des plages d'Europe, d'Amérique et des mers du Sud, des étoiles de mer de nos côtes et de celles des Etats-Unis d'Amérique, des gorgones, des coraux magnifiques, des crabes, des balanes, des gastéropodes, etc..., répartis en cinq sections: Mer du Nord, Océan - Méditerranée, Etats-Unis d'Amérique, Indo-Pacifique et enfin, une section réservée aux coquillages terrestres et d'eau douce.

Une suite de tableaux à portée didactique complètent, avec bonheur, cette remarquable production, qui réservera, nous en sommes convaincus, à tous les visiteurs initiés ou profanes, des moments d'intense émotion esthétique. Signalons que cette exposition, qui se tient présentement, au 23, rue du Boulet à Bruxelles, (à 350 mètres de la Bourse) restera ouverte jusqu'au 30 mars 1967 aux jours et heures ci-après:

- les mercredis: de 14 à 17 h.
- les samedis: de 14 à 18 h.
- les dimanches: de 14.30 h. à 18 h.

L'entrée est entièrement gratuite. En outre, l'association tient ses services à la disposition de toute person-

ne désireuse d'approfondir ses connaissances dans ce domaine, qui recèle des richesses insoupçonnées.

... La patinoire à glace et la piste de ski de Woluwe-Saint-Lambert seront accessibles pendant toute la saison d'hiver

La patinoire à glace de Woluwe-Saint-Lambert, rattachée au complexe sportif « Poseidon », et sise 2, avenue des Vaillants, est accessible tous les jours de 10 heures du matin à 10 heures du soir et cela sans interruption. Les tarifs arrêtés pour la saison 1966-1967 sont les suivants:

- entrée patineurs plus de 16 ans: 40 f. moins de 16 ans: 25 f. vestiaire (obligatoire): 5 f.
- entrée visiteurs (snack): 15 f.
- location de patins (2 heures): 25 f.

Tarif spécial pour les écoles pendant les heures de cours: 15 f. par élève. Rappelons que la patinoire, dont les



dimensions (56 m. X 30 m.) répondent aux normes imposées par la Ligue internationale de hockey sur glace, est construite à l'air libre et équipée d'une installation sonore impeccable d'un éclairage approprié (200 Lux) a été prévu pour les nocturnes. En outre, les patineurs ont à leur disposition une boutique, un snack-tea-

room (150 places), des vestiaires et lavatoires, ainsi qu'un service de location et d'affûtage des patins.

Accès par autobus 27 ou tram 28 (piétons) et par l'avenue de Broqueville (automobilistes).

Vaste parking aux abords des installations.

Fermeture annuelle: fin mars 1967. D'autre part, la piste artificielle de ski, installée dans le parc Montald (place Verheylenweghen) est également ouverte tous les jours aux heures ci-après:

- en semaine: de 14 à 20 heures
- les dimanches et jours fériés: de 10 à 20 heures.

Cette piste, de 90 mètres de long, comporte un nouveau plan de 25 mètres pour skieurs expérimentés. Un chalet de réception et un service de location du matériel fonctionnent simultanément.

Conditions: 20 f., par demi-heure de ski.

Possibilité de prendre des leçons individuelles de ski ou de participer à des cours collectifs.

Accès par autobus 22 jusqu'au terminus.

Entrée par l'Ecole Paola en face de l'église de la Sainte-Famille.

Fermeture annuelle: fin mars 1967.

... Nos sentiers touristiques pédestres sont menacés

Après l'Opération « Moulins » ne viendrait-il pas de créer, pour 1967, une Opération « Sauvegarde des sentiers touristiques pédestres »?, nous a demandé M. Emile Deget, membre de la F.T.P.B. Et il ajoute: « De nos jours devant l'envahissement grandissant de la surface bâtie, nombre de sentiers peuvent être rangés dorénavant dans la farde « souvenirs ». La Fédération, de concert avec les

syndicats d'initiative locaux, devrait faire l'inventaire de ce qui nous reste en ce domaine, à sauvegarder intégralement, avant qu'il ne soit trop tard.

Nombre de personnes à revenus modestes aiment encore se balader le long des sentiers qui, naguère, étaient entretenus et soigneusement jalonnés, soit de bornes, soit de signes distinctifs pour les reconnaître (vallons de la Pede, de la Vlese, de la Zuen, de la Winghe, du Molenbeek, à Grimbergen, etc...). A l'heure actuelle, c'est la pagaille en ce domaine et un coup de barre s'avère nécessaire.

Signalons à notre aimable correspondant que ce problème est à l'étude et que l'impossible sera fait pour qu'une solution favorable lui soit donnée.

... L'Ensemble Vocal de Bruxelles se produira à l'Exposition Universelle de Montréal

Montréal, éprise de culture occidentale, foyer toujours mouvant de théâtre et de musique, recevra pendant l'exposition universelle de 1967, un message artistique belge de très grande valeur.

L'Ensemble Vocal de Bruxelles, dirigé par Fritz Hoyois a été désigné pour y donner plusieurs concerts. Nous qui connaissons le degré de perfection, le souci d'équilibre, la ferveur de ce groupe, sommes réellement fiers de charger ces artistes et leur chef du grand honneur de nous y représenter. Ils exprimeront mieux que quiconque la majesté grave de Roland de Lassus et de Vittoria, l'ironie légère des madrigaux élisabéthains. Ces voix veloutées ou cristallines feront aimer aux Canadiens la finesse de Poulenc autant que sa religiosité.

L'un des mérites de Fritz Hoyois est de choisir avec un éclectisme infailible les œuvres les plus charmantes de l'école française, autant que les harmonies chatoyantes des compositeurs bourguignons. Il les recrée, leur rend une fraîcheur exquise: Ecouter son groupe vocal est choisir une heure d'évasion totale, dans un monde sonore et lumineux comme un vitrail. De ses doigts souples et précis, il joue de son Ensemble comme d'un instrument. Ces douze voix se fondent, murmurent ou fument avec une cohésion inimitable. Mieux qu'attentifs, religieusement liés aux injonctions de leur chef, ces artistes atteignent une étonnante plénitude. Ils illustrent une littérature vocale d'une variété infinie.

Remercions Fritz Hoyois, et félicitons-le, de conduire l'Ensemble Vocal de Bruxelles qu'il a fondé, porter au Canada l'illustration la plus pure de notre art.

Et rappelons ce que disait de lui Bernard Gavoty: « Ce groupe bruxellois nous a donné mieux qu'un plaisir: une leçon, en nous rappelant que la vraie musique est bien plus le fait des manifestations collectives que des témoignages individuels. »

S.T.

... Le droit d'entrée au Musée Communal de Bruxelles vient d'être modifié

Les modifications, ci-après, viennent d'être apportées au droit de visite du Musée Communal de Bruxelles (Maison du Roi).

Adultes: 10 f., par personne.
Enfants et adolescents (6 à 15 ans): 5 f., par personne.
Enfants de moins de 6 ans: gratuit.
Groupes de plus de 12 personnes: 5 f., par personne.

Le dimanche matin: entrée gratuite pour tous les visiteurs.

Rappelons que le musée est ouvert du lundi au vendredi, aux heures ci-dessous:

du 1^{er} octobre au 31 mars: de 10 à 12 h. et de 13 à 16 h.

du 1^{er} avril au 30 septembre: de 10 à 12 h. et de 13 à 17 h.

Les samedis, dimanches et jours fériés, le musée n'ouvre ses portes que dans la matinée (de 10 à 12 h.).

Le musée est fermé le 1^{er} janvier, le 1^{er} mai, les 1^{er} et 11 novembre, ainsi que le 25 décembre.

... Le Salon des Vacances aura un septième palais en 1967

On connaît l'engouement du public pour le Salon des Vacances, qui se tient chaque année au Heysel, et se développe de plus en plus.

Il est permis, dès aujourd'hui, d'annoncer que ce salon prendra, l'année prochaine encore, une extension nouvelle. En effet, alors que les sections de yachting, camping et caravaning connaissent déjà le déploiement que l'on sait, on a constaté une forte demande de la part du public pour la section appelée « tourisme » qui consiste en la vente ou la location de terrains, d'appartements, de villas, en Belgique ou à l'étranger.

Aussi, en 1967, le Salon des Vacances sera réparti sur sept palais au lieu de six, cette année et ce septième palais consacré à la section « tourisme », aura 10.000 m² de superficie. Cette section aura dès lors une importance égale aux autres sections précitées et comportera une liste importante d'agences officielles de tourisme, d'agences de voyages, de lignes aériennes et d'offres de vacances de résidence. Bon succès aux futurs vacanciers.

DECEMBRE 1966

1 BERTEM: Fête de la Saint-Eloi. Messe solennelle, en l'église paroissiale, suivie de la bénédiction des chevaux.

BRUXELLES: Exposition « Art français, de David à Matisse, dans les collections des Musées Royaux », au Musée d'Art Moderne. L'exposition est ouverte tous les jours, sauf le lundi, de 10 à 12 h. 30 et de 13 h. 30 à 17 h. (jusqu'au 4 décembre).

MEISE: Pèlerinage des forgerons et propriétaires de tracteurs à la chapelle Saint-Eloi, sise en bordure de la N. 1 bis, au lieu dit Hasseltberg.

MONS: Salle de l'Office des Métiers d'Art du Hainaut, 31, rue des Clercs: « Les Métiers d'Art du Brabant » (jusqu'au 8 décembre).

3 BRUXELLES: A la Bibliothèque Albert Ier, 2, boulevard de l'Empereur: exposition « Albert Mockel 1866-1966 », organisée en collaboration avec l'Académie de Langue et de Littérature française, à l'occasion du centenaire de la naissance du fondateur de « La Wallonie » (jusqu'au 24 décembre).

3 et 4 IXELLES: Rallye automobile: Les 12 heures d'Ixelles.

3 NIVELLES: Bal du Bourgmestre, dans les salons de l'Hôtel de Ville (à 21 h.).

8 BRUXELLES: Salle de l'Office provincial des artisanats et des industries d'art, 6, rue Saint-Jean: 4^e Foire aux Cadeaux (jusqu'au 31 décembre). A cette occasion, la salle restera ouverte tous les jours de 10 à 18 heures. Fermeture: les dimanches et jours fériés.

GRIMBERGEN: Concert de carillon (de 19 à 20 h.), en l'église Saint-Servais, à l'occasion de la fête de l'Immaculée Conception. Carillonneur: Père Feyen.

10 NIVELLES: Concert spirituel par l'Orchestre Symphonique de Nivelles, en l'Eglise des Récollets (à 20 h.). Ce concert est organisé par le Service de l'Education Populaire et du S.I., sous les auspices du Ministère de l'Education Nationale.

RIXENSART: Au Cinéma du Centre, avenue de Merode, à 15 h., concert organisé par les Jeunesses Musicales de Rixensart, avec la participation du Quintette à Vent et Harpe de la Philharmonie d'Anvers.

11 BERCHER-SAINTE-AGATHE: Quinzaine du Commerce. Nombreuses festivités organisées par l'Association des Commerçants et Artisans de Bercher-Sainte-Agathe (jusqu'au 1^{er} janvier 1967).

REBECCO-ROGNON: Grande journée colombophile et exposition nationale.

15 LOUVAIN: Ouverture officielle des festivités de fin d'année sur le thème « La Noël en Europe ». Les étalages des magasins recréeront l'atmosphère des « Noël » dans les pays d'Europe, notamment, en Allemagne, France, Grande-Bretagne, Italie, Pays-Bas et Espagne. Cette évocation, digne prologue à 1967 — année internationale du tourisme — sera étoffée par diverses manifestations culturelles et artistiques (chant, musique, théâtre, etc...). Les festivités se prolongeront jusqu'au 1^{er} janvier 1967.

Pour tous renseignements complémentaires, s'adresser, soit à notre bureau d'accueil, 2, rue Saint-Jean à Bruxelles, tél. (02) 13.07.50., soit au Syndicat d'Initiative de Louvain (V.V.V.), Hôtel de Ville, tél. (016) 221.01.

16 NIVELLES: Conférence par M. Georges Dopagne, président de l'Union Belge des Ecrivains du Tourisme. Sujet: « d'Aunis et l'Hôtel de Ville, à 20 h.).

17 TERVUREN: Exposition ornithologique, organisée par le Cercle « De Goudvink » sous le patronage de l'Administration communale (jusqu'au 19 décembre).

18 BRUXELLES: « Noël dans la Cité » (également les 24, 25 et 26 décembre).

24 HAL: Illuminations à l'occasion des fêtes de fin d'année (jusqu'au 1^{er} janvier 1967). Exposition « Adrien-François Servais » organisée à l'occasion du centenaire de la mort du célèbre violoncelliste (jusqu'au 4 janvier 1967).

JANVIER 1967

6 BRUXELLES: Salle de l'Office provincial des artisanats et des industries d'art du Brabant, 6, rue Saint-Jean: Exposition consacrée au « Patrimoine artistique de la Province » (jusqu'au 28 janvier).

14 RIXENSART: au Cinéma du Centre, avenue de Merode, concert organisé par les Jeunesses Musicales de Rixensart, avec la participation de l'Ensemble Polyphonique Charles Koenig. (début du programme à 15 h.).

29 GALMAARDEN: Fête de la Saint-Paul. Messe, cortège folklorique et distribution généreuse des « Pauwelbroodjes » (petits pains bénits). Cette tradition, haute en couleur, remonte à 1382.

Au sommet de l'hôtellerie

Au centre de Bruxelles, face à l'Air Terminus Sabena, le plus récent hôtel de la chaîne Knott vous offre le sommet du confort et de l'accueil et... la plus fine cuisine française... Restaurant Panorama au 23^e étage... Club Privé au 22^e étage... Salles de banquets et de conférences... Polo-Bar... Climatiseur général... Garage.

HOTEL Westbury

6, rue de la Loi - 1050 BRUXELLES